



## ROMAN

Un Far West revisité  
de Melanie Wallace

Page F 4



## BÉDÉ

La Théorie du grain de sable  
de Peeters et Schuiten

Page F 7

CAHIER

F

## LIVRES


 Michel Ondaatje:  
flâner,  
douter,  
écrire

«Je pense que  
les écrivains découvrent  
leur histoire à mesure  
qu'ils écrivent»

BRUNO GARCIN GASSER AFP

DANIELLE LAURIN

C'est une histoire qui a mal tourné, qu'il est impossible d'oublier. Une histoire de passion amoureuse. Qui voyage dans le temps et dans l'espace. À la manière du *Patient anglais*. Normal, c'est signé Michael Ondaatje.

C'est déjà un best-seller au Canada, ça paraît ces jours-ci en français. Avec le même titre: *Divisadero*. «Je viens de *Divisadero Street*, indique l'un des personnages du roman. *Divisadero*, du mot espagnol signifiant "division", un endroit d'où le regard porte au loin.»

L'auteur précise: «Cette rue existe vraiment, à San Francisco. Mais pour moi, ce mot, *divisadero*, c'est une sorte de métaphore des vies brisées et séparées des personnages de mon livre.»

On peut changer de pays, refaire sa vie. On porte toujours en soi les traces de son passé. Michel Ondaatje en sait quelque chose. Lui-même est né au Sri Lanka. Pays où il a situé, d'ailleurs, l'action de son roman précédent, *Le Fantôme d'Anil*, prix Médicis étranger en 2000. Mais c'est à Toronto qu'il vit, depuis 1963. C'est là qu'il a fait ses débuts en littérature, par le biais de la poésie. Après avoir étudié à Londres.

L'écrivain de 64 ans a déjà dit qu'il se définissait comme un bâtard international. Aujourd'hui, il confie: «J'ai eu trois vies, toutes différentes, et je suis toujours en train de réconcilier tout ça.»

Réconcilier leur vie d'avant avec celle d'aujourd'hui, se réconcilier avec leur passé: les personnages de son nouveau roman, son cinquième, n'y arrivent pas. La cassure a été trop forte, trop douloureuse.

D'abord, il y a eu la vie dans la ferme. En Californie, dans les années 1970. Un père, veuf, ses deux filles, Anna et Claire. Anna, qui a ses gènes, Claire, qu'il a adoptée. Le cœur sur la main, cet homme, sous ses

dehors revêches. Il a aussi pris sous son aile un orphelin du voisinage, Cooper, dont la famille été sauvagement assassinée.

C'est le début de l'histoire. La première partie du roman. La plus forte. La plus violente, aussi. D'une violence telle qu'on plonge dans la barbarie. Une constante dans l'œuvre d'Ondaatje. Pourquoi? «Je ne sais pas vraiment, ce n'est pas que j'aime ça, ça me fait peur, en fait. On doit parfois écrire à propos de ce qui nous fait peur.»

Un jour, le père surprend Anna, 16 ans, en train de faire l'amour avec Cooper, 20 ans. Dans les mots d'Anna, plusieurs années plus tard, ça se résume ainsi: «Une fille et un garçon surpris dans les bras l'un de l'autre, sous un ciel vert, un père qui tente de tuer un garçon, une fille qui tente de tuer son père, voilà une bien petite chose qui pourrait n'occuper qu'un ou deux centimètres carrés dans un tableau de Bruegel. Seulement, elle a mis le feu au reste de ma vie.»

Le reste de la vie d'Anna. Le reste de la vie de Cooper. Et de Claire. C'est de cela qu'il est question dans les autres parties du roman. Comment Anna s'exilera en France, se passionnera pour la littérature, pour l'œuvre d'un écrivain français nommé Lucien Segura, en particulier. Mais d'abord, comment Cooper deviendra joueur de poker, au Nevada. Et comment Claire trouvera un emploi dans un bureau d'avocats à San Francisco.

Comment tous les trois, en fait, tentent de faire comme si de rien n'était. Comme si la vie c'était ça: s'inventer un présent. Comme si c'était possible d'oublier. Pensez-vous! «Nous sommes certainement guidés par ce qui nous est arrivé dans l'enfance ou l'adolescence, rappelle Michael Ondaatje. Nous avons tendance à répéter des obsessions...»

La mémoire. Le travail de la mémoire. C'est une obsession pour ce romancier. «La moitié de notre vie quotidienne se passe dans la mémoire, je dirais. Cela guide nos actions, je pense, nous relisons constamment nos vies dans le but de mieux nous comprendre.»

Ses histoires, il les construit par fragments entremêlés, comme autant d'échos à une vérité impossible à reconstituer dans sa totalité. Un récit, dans le récit, dans le récit: c'est la façon de faire de Michael Ondaatje.

Ainsi, l'épisode français d'Anna, son entêtement à fouiller la vie et l'œuvre de son mentor littéraire, vont déboucher sur l'histoire même de Lucien Segura. Sans que l'on saisisse d'emblée la nécessité d'une telle incursion dans le passé de cet obscur écrivain.

Peu importe, pour Michael Ondaatje: «C'était intéressant de voir combien la propre histoire de cet écrivain faisait écho à celle d'Anna... parce que d'une certaine façon, tout cela est issu de sa conscience à elle.»

Rien de tout cela n'était prévu au départ, assure le romancier. «J'ai commencé par écrire l'histoire californienne et j'ai ensuite compris que la façon de poursuivre était de raconter l'histoire française. C'est plus tard que ce parallèle m'est apparu essentiel. Je pense que les écrivains découvrent leur histoire à mesure qu'ils écrivent. Tout comme les écrivains changent eux-mêmes au cours d'un processus d'écriture qui peut prendre cinq ans, le roman lui-même peut évoluer dans le processus.»

Le doute, pour lui, est salutaire, dit-il. Comme pour la romancière française Colette, à qui il fait référence en ces termes dans *Divisadero*: «C'était un écrivain qui disait que sa seule vertu était de douter d'elle-même.»

Il explique: «Je pense que le doute est essentiel pour se

«Nous  
relisons  
constamment  
nos vies  
dans le but  
de mieux  
nous  
comprendre»

prémunir contre la fausse représentation et la prétention de la vérité. Que ce soit pour un film, un livre ou une pièce de théâtre, le danger est dans la certitude et la confiance excessive. En maintenant le doute, on se permet de rester dans l'inconnu et dans le non-dit.»

L'inconnu, le non-dit. *Divisadero* ne cesse de creuser du côté de ce sillon. Comme *Le Patient anglais* avant lui. Bien sûr, dans les deux cas, il y a, d'abord et avant tout, cette passion amoureuse, absolue, impossible, qui brave l'interdit. Une source d'inspiration inépuisable pour Michael Ondaatje.

Ce qui ne l'empêche pas d'exploiter d'autres avenues. «Il y a également dans mes livres le désir d'ordre, de calme, de paix et l'espoir de mieux se comprendre et d'interagir avec les autres. Tout cela va ensemble.»

Tout cela pourrait bientôt donner lieu à un autre roman signé Michel Ondaatje. Même si, pour l'instant, laisse-t-il tomber: «Je flâne. Un de mes amis architecte au Sri Lanka dit que l'architecture, c'est 80 % de flânage. Je pense que c'est vrai pour l'écriture.»

Il ne nie pas qu'en lui apportant la célébrité et la sécurité financière, *Le Patient anglais*, récompensé par le Booker Prize, auréolé par les neuf Oscars attribués au film qu'en a tiré Anthony Minghella, et vendu à près de cinq millions d'exemplaires dans le monde, lui a permis de jouir d'une certaine liberté. «Cela m'a donné la liberté d'écrire ce dont j'ai vraiment envie», concède-t-il. Avant d'ajouter, sibyllin: «Mais évidemment, c'est aussi ce que je faisais avant.»

Collaboratrice du Devoir

**DIVISADERO**  
Michael Ondaatje  
Traduction de Michel Lederer  
Boréal  
Montréal, 2007, 312 pages

## LIVRES

EN APARTÉ

## L'art de tuer

Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre et sur ceux qui la font



Jean-François Nadeau

Certains vont à la guerre comme d'autres vont à Dieu. Et c'est parfois à se demander s'il faut connaître le métier des armes et être casqué pour atteindre son ciel.

Un caporal-chef de Montréal a raconté cette semaine comment il venait de tuer un «insurgé» en Afghanistan: six balles de 9 mm logées dans le corps.

Avec une seule balle de 9 mm, tirée de sa vieille carabine Mauser, mon grand-père tuait autrefois un gros chevreuil à 100 mètres. Pas étonnant qu'à bout portant, avec six balles d'un calibre trois fois plus gros, un taliban soit «désintégré», comme l'a expliqué le brave soldat en entrevue.

Mais qu'est-ce que tuer un homme pour un vaillant soldat de l'armée canadienne? «Pour moi, c'est la cerise. Je ne veux pas passer pour un tueur, mais c'est mon métier.»

Comment tuer un homme? «Si la vie vous intéresse», joignez-vous à l'armée canadienne, clamaient il n'y a pas si longtemps encore des publicités!

À Montréal, devant l'édifice du *Devoir*, se trouve caserné le régiment des Black Watch. Au-dessus de la porte d'entrée principale, une nouvelle publicité donne une couleur plus juste du rôle d'un bon soldat: «Combattez». A la télé, toutes les images de cette nouvelle campagne publicitaire sont soutenues par une musique dramatique qui rappelle, malgré elle, que nous sommes bien à l'ère de l'inquiétude et de la mort de l'«ennemi» vécue comme si elle n'était qu'une queue de cerise.

Les soldats vont se battre pour la démocratie, dit-on. L'action du soldat affirme-t-elle vraiment l'égalité des sexes, la séparation de l'Église et de l'État, la réussite individuelle, bref une certaine idée de la démocratie?

En fait, les soldats de toutes les armées du monde revêtent d'abord l'uniforme pour se sortir d'une forme sournoise d'oppression larvée qui les maintient comme individus dans des emplois qui, par nature, appartiennent à ce qu'on appelle le sous-prolétariat: commis, vendeur, manutentionnaire, etc. Pour ces gens qui n'ont rien à perdre, améliorer son sort dans l'armée, cette grande école du crime légal, constitue une occasion pour mieux gagner sa pitance. La lutte pour la démocratie ne fait office que de paravent pour des motifs socio-économiques autrement plus profonds et plus concrets. Les jeunes hommes vont ainsi à la mort souvent déjà vidés de leur vie.

Le taliban va à la guerre parce qu'il croit vraiment aller à Dieu et défendre son pays. Mais le soldat occidental, lui, va-t-il vraiment à la guerre, à des milliers de

kilomètres, avec la charge rassurante de la démocratie sur son dos? Nos professeurs de guerre le prétendent. Les morts reviennent donc au pays accompagnés par des phrases traditionnelles sur les mérites du devoir accompli et la grandeur du soldat. Ces phrases d'État accompagnent les soldats comme celles de l'Église accompagnent par ailleurs les civils. Il n'en demeure pas moins que des hommes meurent et qu'on se sert même de leurs cadavres.

## L'instinct de mort

Vous vous rappelez de Jacques Mesrine? On tourne ces jours-ci, à Paris et à Montréal, une adaptation cinématographique de ses mémoires, *L'Instinct de mort*, qui viennent d'être republiés. Cet ancien soldat se fit connaître dans les années 1970 comme «ennemi public numéro un». Militaire, il œuvre d'abord en Algérie. Il travaille comme on lui a montré le travail: il tue. Des combattants. De simples opposants aussi. Pour ses bons et loyaux services, l'État le décore. Puis, c'est le retour à la vie dite normale...

Revenu à la vie civile, Mesrine continue de tuer de sang-froid et fait vite de sa vie une sorte de plateau de tournage permanent où le crime apparaît comme un art dont il se fait l'expert-témoin. L'ancien soldat d'élite explique volontiers qu'il n'est au fond que le produit de la seule chose que sa société a bien voulu lui enseigner convenablement. «Vivant dans une jungle», écrit-il, «j'allais me conduire en fauve.» On devra donc l'abattre comme une bête: 21 balles à haute vitesse dans le corps. Lorsqu'on sortit son corps de la BMW

où il prenait place, il restait moins de Jacques Mesrine qu'un taliban abattu par un soldat canadien.

Peut-être serait-il bon de relire ces jours-ci quelques classiques sur les horreurs de la guerre et sur ceux qui la font. *Clavel Soldat*, de Léon Werth, par exemple, un livre réédité il y a peu. Depuis son champ de bataille, le soldat Clavel écrit. «S'il y a des civils [...] qui, réfléchissant, croient encore aux billevesées de la diplomatie, à l'idéal par la guerre, à la justice, à la patrie sauvées par la guerre, qu'ils viennent au moins ici et qu'ils mesurent que, pour réaliser l'idéal d'un grand journaliste ou d'un philosophe officiel de la patrie, il faut d'abord mourir à tout idéal.»

L'essai ravageur du satiriste Jean Bacon, *Les Saigneurs de la guerre*, demeure lui aussi toujours d'actualité. Faut-il utiliser le mal pour guérir le mal? «On va faire la guerre une bonne dernière fois pour ne plus avoir à la faire. Ce fut l'alibi bien-aimé des Romains, de Charlemagne, de Napoléon, des Anglais, de Hitler et des conquérants de toutes tailles. C'est encore celui de quelques chefs d'État d'aujourd'hui, prêts à soutenir que leur politique hégémonique est en fait le prélude à l'instauration d'une paix universelle.»

Les soldats de toutes les armées obéissent. Ils sont entraînés pour ça. Leur obéissance augmente à mesure que leur liberté de penser diminue. Pour tuer, ça aide beaucoup. Mais pour la démocratie, ce n'est pas certain. D'ailleurs, faut-il rappeler qu'obéir est parfois le défaut du courage de ne pas obéir?

jfnadeau@ledevoir.com

## Festival international de littérature

## Dans le silence des corps

CAROLINE MONTPETIT

C'est dans le monde clos de l'autisme que la comédienne et auteure Louise Bombardier a puisé l'inspiration des textes de ses *Petits fantômes mélancoliques*, qui inspirent le spectacle qui sera présenté lundi soir au studio de l'Agora de la danse, dans le cadre du Festival international de littérature. Autisme, mais aussi «éautisme», comme elle désigne elle-même cet univers intérieur où la sexualité et l'abus sexuel ne sont jamais bien loin.

Le thème de ce spectacle, qui réunit danse, musique et littérature, c'est d'abord et avant tout l'incommunicabilité, le leitmotiv de Louise Bombardier étant donné que l'intérieur et l'extérieur sont des mondes immensément séparés. C'est parce qu'elle avait besoin d'une parole difficile, infiniment intime, que Louise Bombardier s'est inspirée de récits d'«autistes savants», ou autistes de haut niveau, qui ont réussi, avec l'aide d'éducateurs, à faire émerger le secret qui les enfer-

me depuis la naissance. Dans ses textes et son spectacle, les personnages sont «métaphoriquement autistes», c'est-à-dire qu'ils vivent une coupure profonde avec le monde extérieur.

«J'ai élargi l'autisme à toutes sortes de mélancolies», dit-elle. Car c'est de ça qu'il s'agit. Ce sont de grands mélancoliques.»

De cet état de «mort sèche», Louise Bombardier a fait naître une série de personnages — Hélène, Angéline, Liliane, Béatrix, Mathilde, Hans, Athéna, Colette, et d'autres —, des êtres vivant une extrême souffrance, prenant enfin le risque de la parole. «J'ai inclus là-dedans toutes sortes de personnages pris dans des situations d'envoûtement, qui s'accroissent des pires horreurs», dit-elle.

Dans le spectacle qui sera présenté lundi, Louise Bombardier s'est jointe à la chorégraphe Louise Bédard et au danseur Paul-André Taillefer. Alors qu'elle assumera seule la narration, ils présenteront ensemble une œuvre de mouvement. Car c'est bien le



Louise Bombardier

silence du corps que Louise Bombardier a voulu faire exulter dans ce spectacle qu'elle dit à la fois lourd et léger, porteur d'obscurité et de lumière. «C'est bien respirable même si le fond est lourd», assure-t-elle. Car c'est d'abord et avant tout la compassion qui la guide auprès de ces figures blessées, et la prise de parole y agit comme la lumière au bout d'un tunnel autrement sans issue.

## Théâtre et slam

Le Festival international de lit-

térature se poursuit par ailleurs toute la fin de semaine, dans divers lieux montréalais. Mentionnons au passage *Malauessène au théâtre*, de Daniel Pennac, mis en scène par Marc Béland à l'Espace go, les samedi 15 et 22 septembre, et interdit aux plus de 18 ans. Dimanche et mardi, on pourra également assister au Lion d'Or aux finales montréalaise et nationale de slam, sous le titre «Le grand Slam». Selon la définition de Wikipedia, le grand slam est «un art d'expression populaire oral, déclamatoire, qui se pratique dans des lieux publics comme les bars ou d'autres lieux associatifs, sous forme de rencontres et de joutes oratoires. On vient y dire, scander, chanter, jouer des textes de son cru sur des thèmes libres et parfois imposés». Avis aux intéressés.

C'est sans parler aussi notamment de *La Soupe de Kafka*, ce spectacle présenté le 21 septembre à 20h, au Lion d'Or, basé sur le livre du même nom, de Mark Crick, qui livre 16 pastiches littéraires sous forme de recettes de cuisine.

Pour plus d'infos sur les multiples événements du FIL, on peut consulter le [www.festival-fil.qc.ca](http://www.festival-fil.qc.ca).

Le Devoir

## EN BREF

## Programmation des bibliothèques de Québec

Le réseau des bibliothèques de la ville de Québec a rendu publique sa programmation d'automne. Cette programmation compte autant d'importantes volées pour enfants que des présentations de films, des expositions, et, bien sûr, de nombreux ateliers, conférences, lectures, rencontres et discussions. La liste des activités est disponible au [www.bibliothequesdequebec.qc.ca](http://www.bibliothequesdequebec.qc.ca) — Le Devoir

## Tocqueville au Canada

Bibliothèque et archives nationales du Québec présentent la conférence *Alexis de Tocqueville au Bas-Canada, un visiteur clairvoyant*, prononcée par Simon Langlois, le jeudi 13 septembre à 19h. Cette conférence sur l'historien et homme politique français du XIX<sup>e</sup> siècle est présentée en collaboration avec la Société des Dix. L'entrée est gratuite. — Le Devoir

## Brûlé remplace Lanctôt

Les Éditions Lanctôt, acquises

par la maison d'édition Les Intouchables, porteront désormais l'étiquette Michel Brûlé. Le propriétaire de la maison Les Intouchables, Michel Brûlé, qui a fait l'acquisition des Éditions Lanctôt il y a deux ans, a décidé que les nouveaux titres à paraître chez Lanctôt porteront désormais son nom pour seule étiquette. Michel Brûlé a publié plus de 500 000 livres en deux ans et sa maison est portée notamment par le succès de son prolifique auteur Bryan Perro, auteur des romans jeunesse Amos Daragon. — Le Devoir

## Les poètes américains comme s'ils y étaient

Les œuvres de cent poètes américains du XX<sup>e</sup> siècle, lues par leurs auteurs eux-mêmes, sont désormais disponibles à la fois en cassettes audio et en CD. La compagnie Recorded Books a en effet mis en marché *The Spoken Arts Treasury*, une collection «remastérisée» de 100 œuvres de poètes enregistrées. *The Spoken Arts Treasury* est le produit du travail de Arthur et Luce Klein. La collection réunit tant des œuvres de T. S. Eliot, de Robert Frost, d'Ezra Pound que de Dorothy Parker ou de E. E. Cummings. — Le Devoir

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST

☎MONT-ROYAL, 514-523-6389

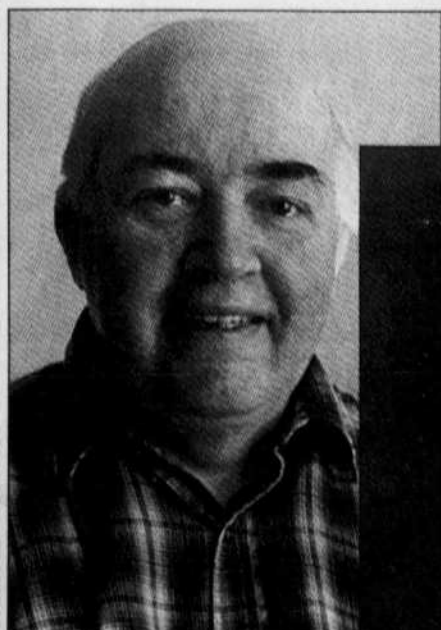
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jacques Marchand

La pensée grecque

Tome 1 La naissance d'un monde



Jacques Marchand

La pensée grecque

1. La naissance d'un monde

Liber

366 pages, 28 dollars

Sous la direction de BERNARD ANDRÉS

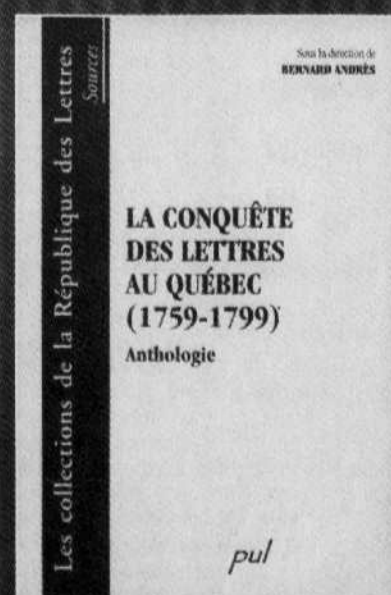
ISBN : 978-2-7637-8496-0

750 pages • 49 \$

## LA CONQUÊTE DES LETTRES AU QUÉBEC (1759-1799)

## Anthologie

Avec la collaboration de NOVA DOYON, NATHALIE DUCHARME, BENOÎT MONCION, DOMINIQUE PLANTE, JULIE ROY



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

(418) 656-2131 ext. 10996

Monet

nous réinventons la librairie

## Calendrier culturel



20 septembre 2007

19 heures

Bourgault

Causerie avec

Jean-François Nadeau

Réservation obligatoire



21 septembre 2007

de 11 à 12 heures

Discussion avec

Henri Gougau

Le métier de conteur

et d'écrivain



22 septembre 2007

15 heures

Le bal des humain

Une lecture par

Suzanne Jacob

Inscrivez-vous au bulletin culturel par courriel !

[www.librairie monet.com](http://www.librairie monet.com) 514 337-4083

Illustration: Janice Nadeau design: Pierre-Luc Gilbert

# LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Histoire de passer le temps

CHRISTIAN DESMEULES

Après nous avoir offert l'an dernier *Iphigénie en haute-ville*, un premier roman décousu et inventif qui, malgré d'indéniables qualités d'écriture, nous laissait vite sur notre faim, François Blais récidive avec un autre numéro d'esbroufe littéraire. *Nous autres ça compte pas*, son nouvel opus, est une sorte de roman dans le roman, avec des narrateurs escamotables façon poupées russes, un commentaire léger sur la fiction et la réalité du personnage. C'est souvent très drôle, électrique, cartoonnesque et méchant, parfois jubilatoire. Mais.

Au commencement est le verbe. C'est-à-dire un écrivain qui écrit une histoire. Une histoire dans laquelle Arsène est une narratrice formidablement nonchalante et sans-gêne qui tutoie son lecteur gros comme le bras. Elle et Mitia vivent ensemble, ils approchent de la trentaine, bénéficient de l'aide sociale — comme on dit — et sont sans histoire. «*On est middle of the road en hostie, mine de rien, épeurants de médiocrité. Tu vas voir.*»

### Avatars ducharmiens

Ils s'expulsent très vite eux-mêmes de leur quatre et demi du quartier Saint-Roch, à Québec, pour aller se terrer dans un chalet de la Mauricie que leur prête la mère de Mitia. «*Loin de moi l'idée d'en faire une profession de foi, un statement, mais il faut bien dire les choses comme elles sont: Mitia et moi, on est pas mal à côté de la track.*» Tellement loin, ajoute-t-elle, qu'ils n'entendent même plus passer le train. Et ça, c'était bien avant de déménager.

Impossible de ne pas penser à Nicole et André de *L'Hiver de force*. Même «*bavardage lyrique*», même couple soudé par une étrange alchimie — sont-ils amants? frère et sœur? —, même regard détaché et ironique sur la société, même habile cohabitation des niveaux de langage. Comme malgré eux, et tout comme les avatars ducharmiens «*occupés à rien faire*» de *L'Hiver de force*, les deux oiseaux rares de François Blais passent leur temps à dire du mal de tout. De Guy Mongrain, du Jules et Jim autant que du Dagobert, deux bars de Québec, de leurs voisins, des dames du Canal Vie.

Pour éviter de se tomber l'un et l'autre sur la tomate, ils ont décidé de se créer un bouc émissaire imaginaire qu'ils appellent Pascal. «*Il est affreux, bête et méchant, il pue de la*

bouche et conduit une Honda Civic rouge avec un sticker Radio X sur le pare-brise. Il a un gros nez, il sape en mangeant, il regarde les courses de motocross dans la bouette à RDS, le seul livre qu'il a lu est L'Alchimiste.» C'est leur petit personnage à eux. Et tout est de sa faute.

Ils apprendront vite que le chalet est «*officiellement*» hanté, début d'une histoire de fantômes difficile à résumer. Et lorsqu'ils ne sont pas occupés à ne rien faire, ils font l'inventaire du grenier, passent des heures à jouer au Playstation 2 ou marchent cinq kilomètres jusqu'à Saint-Paulin pour faire leurs emplettes et avaler une bière à l'un des deux bars du village.

Tandis qu'Arsène s'intéresse à *L'Encyclopédie de l'au-delà* et cache dans la garde-robe de sa chambre la planche de Oui-Ja trouvée au grenier ou essaie de consigner le «*journal de bord*» de leur ermitage, Mitia, «*qui ne croit qu'à ce qu'il peut toucher du doigt*», délaisse sa lecture de Bakhtine au profit d'une excitante collection d'Archie.

Mais ces deux créatures, on prendra soin de nous le rappeler plus loin, n'existent pas en réalité («*Ah-Hal!*»), spectres d'un jeu de Oui-Ja littéraire contrôlé par le véritable narrateur du roman, qui fait le ventriloque tout en agitant son pied sous la table.

On l'aura compris, c'est surtout l'histoire d'Arsène et Mitia qui retient l'attention, autant par la qualité de l'écriture que par ce qui leur arrive. Les coupures, les interventions, l'exercice un peu futile de «*dialogisme*» expérimental — grave question, en effet —, tout ça ennuie plus qu'il ne le faut. François Blais nous tricote de la main gauche un macramé narratif qui ne sert, tout compte fait, qu'à atténuer la force de ce qu'il écrit avec la droite. Dommage.

Un manque de consistance que son déficit d'originalité — le lourd emprunt ducharmien — relègue au rayon des œuvres qui semblent écrites «*seulement histoire de passer le temps*», comme on nous le suggère dans une sorte d'avant-propos, et qui doivent être lues de la même manière. Un lecteur averti en vaut deux. Un roman léger et malgré tout fort sympathique.

Collaborateur du Devoir

NOUS AUTRES  
ÇA COMPTE PAS  
François Blais  
L'instant même  
Québec, 2007, 180 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Mistral versus Mistral



Danielle Laurin

Dès son premier roman, publié alors qu'il avait 23 ans, on a parlé d'«*une bombe dans le paysage littéraire*». On a dit de lui qu'il était un des chefs de file de sa génération, qu'il contribuait à renouveler le roman au Québec. Près de 20 ans et une dizaine de livres plus tard, où en est Christian Mistral comme écrivain?

Est-il condamné à se répéter? Les années 1980, à Montréal. C'est le cadre de son nouveau roman. C'était celui de son premier. Qui, après les prémices, s'ouvrait ainsi: «*J'aimais Montréal, j'en étais fou. Je la baisais insolemment sur toutes ses bouches de métro; nous étions des dizaines de milliers à imprégner ses entrailles d'une aube à l'autre et la belle en vrombissait de plaisir.*»

Vingt ans plus tard, dans *Léon, Coco et Mulligan*, l'hommage rendu au Montréal des années 1980 a beau privilégier le quartier du carré Saint-Louis, il est aussi senti, vibrant. Et charnel. Même lyrisme exacerbé, malgré l'aspect plus alambiqué du phrasé.

Du genre: «*Si le centre-ville est l'organe génital de Montréal, par où la ville copule tristement et sans illusion avec le reste des civilisations, le carré Saint-Louis se situe quelque part entre le sein et le nombril, comme un mamelon supplémentaire, et bien que la fontaine qui gicle tout l'été en son centre évoque une bite de béton qui n'en finit plus de dégorgier son amour.*»

Je sais, j'ai déjà cité ce passage, il y a quelques semaines, en annonçant la publication prochaine du

nouveau Mistral. Mais je n'avais pas encore mis la main sur le roman dans son entièreté. Je ne savais pas qu'il ne s'agissait que d'un début. D'une mise en contexte.

Mise en contexte qui s'ouvre là-dessus: «*D'entrée, j'aimerais aussi bien qu'on ne me demande pas trop comment je sais tout ça. Ce qui s'en vient, je veux dire. Vous comprenez, c'est gênant à expliquer, et puis j'en ai inventé pas mal pour boucher les trous, et puis j'ai fait des trucs pas très propres pour m'informer de la vie des quelques personnages que vous allez rencontrer.*»

Inventer pour boucher des trous. Ça m'a rappelé quelque chose, tiens. Cette confiance de Christian Mistral, dans *Écrire: origines*, paru aux Éditions Trois-Pistoles en 2003: «*J'écris ces romans mensongers de ma vie sans jamais cesser de songer à l'ironie que ce sera si, à la fin, dépouillé de mémoire et d'identité, affligé d'alzheimer, je me relis pour savoir qui je suis.*»

Qui est Christian Mistral aujourd'hui? Quelle différence avec celui qu'il était il y a 20 ans? «*L'année où parut Vamp, explique-t-il dans Écrire: origines, j'étais fort agacé par cette idée, vite partagée par tous, que je connaissais un immense succès du soir au matin. Certes, j'avais 23 ans, mais j'écrivais à l'exclusion de toute autre activité depuis les proverbiales sept dernières années de vaches maigres.*»

Il ajoute: «*J'y avais laissé ma femme, mon fils, presque tous mes amis, et j'avais vu mes camarades décrocher leurs parchemins universitaires tandis que, nanti d'une année de cégep, je jouais mes dernières cartes écornées et griseuses d'écrivain méconnu.*»

Bien sûr, de l'eau a coulé sous les ponts depuis, pour ne pas dire que de l'alcool a coulé dans le gosier de l'écrivain. Bien sûr il y a eu la prison, il y a l'image de l'homme violent, batteur de femmes, qui lui colle à la peau. Difficile de faire abstraction de tout ça quand on a



Christian Mistral

un livre de Christian Mistral entre les mains. Non?

Aurait-il dû faire comme Roman Gary, publier sous un autre nom? Ou comme Claude Lelouch plus récemment, qui, lassé d'être éreinté par la critique, a décidé d'usurper l'identité de quelqu'un d'autre?

Mais comment ne pas reconnaître le style Mistral, même si plus affiné? Comment ne pas reconnaître dans les personnages de Léon, Coco et Mulligan, la marque de ceux auxquels l'auteur a donné vie dans *Vamp* et dans les romans qui ont suivi?

Tous des paumés, des poqués qui mangent de la vache enragée, oui. Sauf qu'ils sont plus âgés, plus mal en point encore, plus désillusionnés, si ça se trouve.

Parmi eux: un écrivain dans la trentaine qui n'a jamais publié (Léon). Qui erre, de ville en ville, en cherchant l'inspiration. Qui revient à Montréal, au carré Saint-Louis, avec, comme seule compagnie, un vieux fou (Coco) qui récite les vers d'un poète mythique disparu de la circulation (Mulligan).

On les suit dans les rues, au bar, on les voit dans l'appartement, le jour, le soir. On se dit

oui, bon. Ça tourne un peu en rond. On pense à *En attendant Godot*, par bouts. On attend. Qu'il se passe quelque chose. Les personnages de l'histoire aussi.

On se dit c'est ça, c'est tout? On ne porte pas attention plus qu'il ne le faut aux petits détails. Aux chéques mystérieux que reçoit le vieux. À la relation particulière qui l'unit à l'autre, l'écrivain en herbe qui remet toujours au lendemain l'écriture du grand livre.

On se dit, bon, un autre roman sur l'écriture. Sur l'écriture comme obsession. Jusqu'à la fin, ou presque, on résiste d'une certaine façon.

Il y a de belles envolées, pourtant. Des images fortes, des trouvailles d'écriture qui frôlent le génie. Il y a quelques scènes-chocs, aussi. Celle des retrouvailles avec un ami dont la présence se réduit à une urne de cendres. Celle où une prostituée explose dans une gare.

Il y a quelque chose, c'est certain, dans ce texte. Le lisant, on se demande quoi. Et soudain, on voit. On voit ce qu'on n'avait pas vu, pas plus que les personnages, d'ailleurs. «*Alors, dans un flash, il vit toute l'incurie du monde, sa hideur dans l'indifférence, il vit aussi clairement que le jour quelque chose dont il ignorait le nom mais qui l'effrayait au-delà de toute mesure, car il y avait aussi de cette chose en lui, et il était dans cette chose.*»

On comprend. Mais à la toute fin seulement. Inutile de mettre les points sur les i. Ça nous tombe dessus. C'est fulgurant.

Alors, on reprend le roman. On oublie Christian Mistral. Et on lit. Et relit. Et on aime. Absolument.

Collaboratrice du Devoir

LÉON, COCO  
ET MULLIGAN  
Christian Mistral  
Boréal

Montréal, 2007, 144 pages  
(en librairie à compter du 18 septembre)

**Flammation**

«On se glisse dans ces nouvelles comme dans les vieux films de Woody Allen. C'est totalement loufouque, on se tord de rire.»  
Michel Vézina - SRC / Pour la suite des choses

«Pastiches, délirantes absurdes, (...) ruptures de ton brutales l'écrivain humoriste, est là.»  
Alexis K. Lepage - La Presse

«Sa technique est éprouvée, son sens du rythme d'une acuité sans faille. [...] La satire est décidément son terrain de prédilection.»  
Maxime Catellier - Ici / Choix du livre

**Flammation**

**L'erreur est humaine**

**WOODY ALLEN**

et Jocelyne Saucier, auteure de *Jeanne sur les routes*, finaliste au Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec

et Réjean Beaudin, auteur de *Napoléon-Alexandre Comeau*, finaliste au Prix des abonnés du Réseau des bibliothèques de la ville de Québec

XYZ éditeur

LIBRAIRIE

**BONHEUR D'OCCASION**  
Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE  
ANCIEN DROIT FRANÇAIS

- M. GUIYOT: Répertoire universel et raisonné de jurisprudence... 17 volumes, chez Visse, Paris 1784.
- C.J. DE FERRIERE: Nouveau commentaire sur la coutume de Paris, 2 volumes, chez Saugrain, Paris 1751.
- C.J. DE FERRIERE: Nouvelle introduction à la pratique... 2 volumes, chez la cie. des Libraires associés, Paris 1745.
- M. JOUSSE: Nouveau commentaire sur l'ordonnance civile du mois d'avril 1667, 2 volumes, chez Debur, Paris 1772.
- J. DOMAT: Les lois civiles dans leur ordre naturel / Droit public / Legum delectus, chez Guillaume Cavalier, Paris 1773.

Pour plus d'information :  
514-522-8848 1-888-522-8848  
bonheuroccasion@bellnet.ca  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

**XYZ éditeur**

**félicite**

**Jean Désy,** auteur de *Au nord de nos vies*, lauréat du Prix Récit des Prix littéraires Abitibi-Consolidated du Salon du livre du Saguenay - Lac-Saint-Jean 2007

**Andrée Laberge,** auteure de *La rivière du loup*, finaliste au Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec

**Jocelyne Saucier,** auteure de *Jeanne sur les routes*, finaliste au Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec

et **Réjean Beaudin,** auteur de *Napoléon-Alexandre Comeau*, finaliste au Prix des abonnés du Réseau des bibliothèques de la ville de Québec

XYZ éditeur

**ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES**

Résultats des ventes:  
du 4 au 10 septembre 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>PARCE QUE JE T'AIME</b> Guillaume Musso (XO)	1 <b>LE GUIDE DE L'AUTO 2008</b> Denis Duquet (Trécaré)
2 <b>SOUS L'ARBRE À PALABRES...</b> Boucar Diouf (Intouchables)	2 <b>LE SECRET</b> Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
3 <b>À CIEL OUVERT</b> Nelly Arcan (Soul)	3 <b>BOURGALTY</b> Jean-François Nadeau (Lux)
4 <b>SERAS-TU LÀ?</b> Guillaume Musso (Pocket)	4 <b>PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008</b> Collectif (Larousse)
5 <b>SOIE</b> Alessandro Baricco (Gallimard)	5 <b>L'ART DE CONJUGUER</b> Collectif (Transcontinental)
6 <b>LA PART DE L'AUTRE</b> Éric-Emmanuel Schmitt (Livre de Poche)	6 <b>L'ANNUAIRE DE L'AUTOMOBILE 2008</b> Collectif (Hurtubise HMH)
7 <b>ENSEMBLE, C'EST TOUT</b> Anna Gavalda (J'ai lu)	7 <b>TOUTE L'HISTOIRE DU MONDE : DE...</b> J.-C. Barreau / G. Bigot (Livre de poche)
8 <b>LABYRINTHE</b> Kate Mosse (Livre de Poche)	8 <b>RENÉ LÉVESQUE</b> L. Beaudoin / F. Doriot (La Presse)
9 <b>FLEUR DE LYS</b> Francine Ouellette (Libre Expression)	9 <b>PETIT ROBERT 2008</b> Collectif (Robert)
10 <b>LES YEUX JAUNES DES CROCODILES</b> Katherine Pancol (Livre de Poche)	10 <b> RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...</b> F. Tchou / P. Tranquille (Didier)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 <b>MONDES DE MAGIE DU DIADÈME T. 8</b> John Peel (ADA)	1 <b>THE SECRET</b> Rhonda Byrne (Beyond Words)
2 <b>CELTINA T. 5 : LES FILS DE MILÉ</b> Corinne De Vally (Intouchables)	2 <b>BREAK NO BONES</b> Kathy Reichs (Scribner)
3 <b>À LA CROISÉE DES MONDES</b> Philip Pullman (Gallimard)	3 <b>HARRY POTTER &amp; THE DEATHLY...</b> J.K. Rowling (Raincoast)
4 <b>HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...</b> J. K. Rowling (Gallimard)	4 <b>THE COLLECTORS</b> David Baldacci (Warner Books)
5 <b>À VOUS DE JOUER : LA FORÊT NOIRE</b> S. Bilodeau / M. Charbonneau (ADA)	5 <b>THE NANNY DIARIES</b> Emma McLaughlin (St. Martin's Press)
6 <b>LORI-LUNE T. 1 : ET LE SECRET DE...</b> Suzanne Julien (Pierre Tisseyre)	6 <b>ECHO PARK</b> Michael Connelly (Warner Books)
7 <b>ASTÉRIX ET SES AMIS : HOMMAGE...</b> Collectif (Albert René)	7 <b>WHITETHORN WOODS</b> Maeva Binchy (Mc Arthur & Company)
8 <b>QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4</b> Ann Braha (Intouchables)	8 <b>LORD JOHN AND THE BROTHERHOOD</b> Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
9 <b>LE JOURNAL D'ARLÈNE... T. 3</b> India Desjardins (Intouchables)	9 <b>THE SHOCK DOCTRINE</b> Naomi Klein (Knopf Canada)
10 <b>ERAGON T. 2 : L'AÎNÉ</b> Christopher Paolini (Bayard)	10 <b>GIVING : HOW EACH OF US CAN...</b> Bill Clinton (Random House)

**100 ANS**  
À PARTAGER LA CULTURE

Consultez en magasin notre circulaire soulignant les 111 ans d'Archambault

## LITTÉRATURE

## Les maudits



Louis Hamelin

Pour le soldat qui s'en va en guerre, il y a pire que la défaite, pire que la mort ou la captivité aux mains de l'ennemi. Il y a l'oubli. Ça ne risque pas d'arriver à nos petits gars du 22<sup>e</sup>, suivis à la trace par des journalistes qui se donnent beaucoup de mal pour trouver un sens à toute l'affaire. *«J'attendais ça depuis sept ans»*, confiait récemment au reporter de *La Presse* un trouffion qui savourait le moment après avoir descendu son premier taliban. Enfin quelqu'un qui n'essaie pas de nous faire croire qu'il est là-bas pour construire des écoles!

Mais la couverture médiatique des conflits n'a pas toujours eu cette omniprésence, avec pour apothéose la première guerre du Golfe, dont la devise semble avoir été: *«Une bombe, une caméra»*. Il fut une époque où des armées entières pouvaient perdre la carte, s'enliser dans des déserts, des jungles ou des neiges avec l'ennemi pour plus redoutable ennemi et finir par disparaître du radar aussi sûrement que si, lemmings se jetant d'une falaise, elles avaient basculé dans le vide du bout de la terre. Cette hypothèse, qui fait de la guerre une entreprise *a priori* insensée, et dont le sens apparent, ne tenant qu'à un fil, peut se retrouver à la merci de l'isolement, de la mauvaise qualité des communications ou bien de la stupidité d'un haut-commandement, a donné lieu à toute une littérature, du *Désert des Tartares* au très beau *Souvenirs de la guerre récente* de Carlos Liscano, déjà couvert dans ces pages, en passant par Julien Gracq et, pour commander cette armée du néant, qui d'autre que le colonel Kurtz d'*Apocalypse Now?* Melanie Wallace, une Étasunienne venue, dit-on, à la littérature sur le tard, et qui partage aujourd'hui son temps entre New York, Paris et le sud de la Grèce (et si ça se trouve, elle ne paie pas d'impôts et n'a jamais eu besoin de prendre la 40 ouest à l'heure de pointe), vient d'ajouter une autre cohorte à cette nombreuse et pitoyable légion.

*Remember the Alamo*, qu'ils disaient. En résistant jusqu'au dernier homme, Davy Crockett et ses cama-

rades ont fait entrer dans la légende le fort de l'Ouest et ses palissades de pieux. Ils avaient pour adversaire le Mexicain Santa Ana. Chaque chose en son temps. Après avoir débarqué à Veracruz et forcé ce coloré personnage à leur céder la moitié du Mexique, il reste aux Yankees, pour asséoir leur domination sur le continent, à écraser le vieux Sud conservateur et ses pesantes traditions. Ensuite, ce sera le tour des Indiens, désormais seuls à se dresser en travers du progrès. La diabolisation des païens va alors de soi, un peu comme pour les talibans aujourd'hui. Quant au fort que décrit et invente Melanie Wallace dans ce *Far West revisité*, c'est l'anti-Alamo. Au lieu de l'héroïsme, la honte. Au lieu du sacrifice, la déréliction. Et au lieu de la légende, la cour martiale. Mission: *«réarmer ce qui avait été autrefois un fort, abandonné pendant la guerre et voué à la pourriture au cours des années suivantes, afin de sécuriser une frontière illimitée pour des colons qui ne se matérialisent jamais»*.

Le propre de la littérature bien-pensante est d'opposer un mythe à un autre. Exemple: le bon sauvage au sadique tortionnaire de la propagande officielle. Mais le propre de la bonne littérature est de faire, dans la mesure du possible, table rase du mythe pour tenter de contempler en face l'inouï complexité du réel. La riche écriture de Mme Wallace lui permet ainsi de renvoyer dos à dos le paternalisme d'inspiration rousseauiste et le toujours populaire catalogue des horreurs tirées des récits de captivité. Les colifichets du Nouvel Âge et les colliers de haches chauffées à blanc: *«Certains de ces officiers mimaient les supputations de philosophes convaincus que ces sauvages, qui vivaient sans connaître les concepts de péché, de propriété ni de vie privée, étaient les plus nobles parmi les habitants de la Terre; d'autres protestaient violemment que, privés de ces concepts, les sauvages n'étaient pas des êtres humains, qu'il fallait les rassembler comme des animaux, les parquer et castrer les mâles, ou bien qu'il fallait les massacrer comme du gibier, empailler leurs têtes tels des trophées de chasse, abandonner leurs maigres biens pour qu'ils pourrissent. Les deux partis, bien sûr, étaient inconciliables, et ces discussions se révélèrent être seulement un passe-temps spécieux avant le commencement du carnage.»*

Jamais l'Ouest n'avait été montré de cette façon. Comme la frontière exposée d'une civilisation désertée par la grâce et moralement en ruine.

## À couper le souffle

Réduite à l'essentiel, l'intrigue du roman paraît simple: deux femmes blanches capturées par les sauvages ont été, selon la coutume, données en esclavage à des familles d'une tribu des grandes plaines. Il s'agit là d'une pratique d'intégration culturelle normale pour l'époque. Une des femmes, bonne chrétienne jusqu'au bout, va, une fois libérée, se fendre d'un de ces récits de captivité vengeurs qui connurent une vogue importante au XIX<sup>e</sup> siècle. L'autre, victime d'une forme pionnière de ce qui deviendra un jour le syndrome de Stockholm, non contente d'endurer son sort, ouvre ses bras et prend pays. Une vie littéralement rêvée, à laquelle elle sera ensuite arrachée à la faveur d'un échange de prisonniers et rendue au monde des Blancs. Les deux femmes aboutissent dans l'avant-poste commandé par un commandant Cutter qui ne commande plus rien, jumeau maudit, à une lettre près, du fameux massacreur de Peaux-Rouges.

Mais rien ne sert d'essayer de résumer cette histoire. J'ai eu l'impression de lire une idée de Cormack McCarthy développée par Anne Hébert. C'est un lamento d'une beauté et d'une profondeur à couper le souffle, plein de subtilité dans la description des caractères et de précision dans celle des choses, et dont la brûlante lucidité empreinte de fatalisme devient à la fin pratiquement intolérable. Jamais l'Ouest n'avait été montré de cette façon. Comme la frontière exposée d'une civilisation désertée par la grâce et moralement en ruine. Si Cutter était un objet de conscience ordinaire, un mutin qui refuse d'envoyer ses troupes finir le travail en exterminant les derniers indigènes, ou simplement laissé sans ordres trop longtemps par son état-major, on serait encore en terrain connu. Mais cette histoire choque notre sensibilité de consommateurs de fiction de masse et de destins fabriqués à la chaîne en ce qu'elle ne propose absolument aucune rédemption. Les derniers pages ont la grandeur désolée d'un os de dinosaure reposant dans la poussière. La démission de Cutter est bien plus vaste que le refus d'obéir pour lequel il passera en jugement et sera déshérité de tout espoir, plus vaste même que la folie de la sauvagerie blanche rédimée et re-civilisée de force, qui conser-



Melanie Wallace

ve, elle, tout son sens dans l'aliénation. L'homme qui, sur sa fin, campe *«un personnage plus absurde que Don Quichotte et plus solitaire encore, sans le moindre combat à mener ni la moindre illusion à conserver»*, et qui brûle les livres de Shakespeare avant de s'éloigner sur sa monture vers des ombres qui ont tout bouffé, y compris le soleil couchant, cet homme se pose une question qui n'a jamais effleuré l'esprit ou la queue de raton-laveur de Davy Crockett: *«Davantage de bonheur aurait-il rendu cette vie moins inutile?»*

Collaborateur du Devoir

## SAUVAGES

Melanie Wallace  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent  
Grasset  
Paris, 2007, 342 pages

## POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Se souvenir d'aimer

HUGUES CORRIVEAU

Le projet d'André Roy dans *Tout, rien, quelque chose* est un défi qu'il se lance à lui-même de pouvoir *«brasser de nouveaux les cartes, voir si sujets, thèmes et visions des œuvres précédentes pouvaient être encore intéressants, pertinents, dérangeants. Les revoir et les corriger en quelque sorte, les revamp, les restaurer, les remastériser»*. Pour qui connaît depuis longtemps l'œuvre du poète, on sent la très grande réussite du projet.

Bien qu'on reconnaisse à chaque page des thèmes récurrents, il faut bien avouer qu'une forme de tranquillité prévaut dans cet après, le regard soutenant le présent et le passé en une coïncidence heureuse. Quand on lit certains titres qui coiffent les textes, par exemple *«Les Quatre Saisons du dragueur»*, *«Les Lits de Montréal»*, *«Quelque chose du cinéma»* ou *«Un rien d'amour»*, il ne fait pas de doute que nous entrons alors

en paysage connu, dans ce travail qui s'est poursuivi de 1997 à 2007.

*«Cette belle chose des bêtes que nous sommes»* s'épanouit dans les lits amoureux comme dans le cinéma de nos actes. Et cela se fait nostalgique, avec beaucoup d'émotion: *«Nous sommes exilés dans nos chambres / avec des bouts de réel qu'on hérite, / qu'on réchauffe, / ce réel qui ne nous comprend pas / avec nos mots qui sont bien seuls à nous aimer»*. Pas d'amertume, mais une petite musique de tristesse qui berce les mots jusqu'au noir des chambres et des poèmes.

*«La fatigue du désir»* a bien un peu à voir dans cette fragilité qui met le poète au bord du chagrin, car *«l'âge se veut une interprétation de l'âme»*, survivante courageuse qui emmagasine les images, sorte de caméra intérieure qui protège de la déperdition.

## Un petit côté trop ancien

Le premier recueil de Jérémie Leduc-Leblanc, spécialiste du poète



MARIE-HELENE DHENIN

André Roy

suisse Philippe Jaccottet, a quelque chose de si convenu qu'on risque de passer à côté de sa volontaire simplicité. Il ne fait aucun doute que cet auteur a un talent certain et une passion exacte pour le poétique, sans pourtant réussir à imposer une voix.

Avouons-le d'emblée, le titre est navrant, rappelant de *«vieilles vieilleries»* obsolètes, d'autant que l'austère couverture gristombe ne séduit pas.

Il y a en ces pages une sorte de teneur passiste, ombreuse, si lente, que leur lecture s'en trouve distancée. Entre la mer et les couleurs, entre la fragilité des mouvements et la peur de détruire le précaire équilibre du monde, la parole hésite. Est-il si urgent de décrire ce petit tableau mille fois ressassé: *«Posé sur la cheminée / un portrait couleur sépia / deux corps qui s'enlacent / au milieu de nulle part // descendre là où les mots / se heurtent au vide? Je saisis bien peu de nouveauté à tout cela, car jour après jour le même refrain / du plus profond de la plus profonde nuit / notre mémoire»* s'enlise.

Devant lumière et ombre (j'ai compté 16 occurrences du mot), jour et nuit, silence et paroles, deuil et vie, on a beau vouloir ouvrir *«les paupières / de nos mémoires»* (7 fois), il arrive que nous tombions de sommeil.

Collaborateur du Devoir

## TOUT, RIEN, QUELQUE CHOSE

André Roy  
Éditions Les Herbes rouges  
Montréal, 2007, 104 pages

## MÉMOIRE D'OMBRES

Jérémie Leduc-Leblanc  
Éditions Triptyque  
Montréal, 2007, 76 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## Avoir trente ans

Gilles Archambault

Une piètre adaptation cinématographique d'un roman peut vous tenir éloigné de l'œuvre littéraire qui l'a inspirée. Longtemps, et à cause du film de Jack Clayton, j'ai reporté à plus tard la lecture de *Gatsby le Magnifique*.

Je me suis repris. Je dois en être à ma troisième incursion dans le roman de Scott Fitzgerald. Chaque fois, le même éblouissement. Comme le rappelle Antoine Blondin dans une préface, *«Fitzgerald excelle à définir les atmosphères, à cueillir les charmes éphémères, à capturer l'instant au lasso»*.

Que l'on ait raté à ce point une transposition à l'écran étonne d'autant plus que l'écrivain même du roman tient de l'évocation picturale. Le narrateur du récit n'est jamais omniscient. Il s'efface plutôt devant le spectacle qui s'offre à lui.

Nick Carraway va avoir trente ans. Il cherche à se tailler une place dans l'univers de la finance new-yorkaise. Il est fasciné par un riche voisin, l'énigmatique Jay Gatsby. Il finira par apprendre les racontars qui circulent à propos de l'inconnu. S'agit-il d'un bootlegger dont le commerce illicite de l'alcool explique les magnificences? A-t-il ou non étudié à Oxford? S'il se refuse à accepter les offres de combines que lui propose Gatsby, le narrateur consent à servir d'intermédiaire auprès de Daisy, femme que Gatsby a aimée jadis et qu'il aime toujours. Que cette dernière soit l'épouse de Tom, coureur antipathique à l'envi, qu'elle finisse par



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Frank Scott Fitzgerald

tuer involontairement ou non l'une des maîtresses de son mari, cela compte assez peu dans la fascination qu'exerce le roman sur le lecteur.

*Gatsby le Magnifique* est le roman de la douleur, de la blessure. Si le narrateur est avant tout un observateur, il n'en ressent pas moins une désillusion devant une vie dans laquelle il n'est pas encore entré. D'avoir trente ans marque pour lui la fin de la jeunesse. Comme il le dit à la fin du roman à une amie qui l'accuse de l'avoir laissée tomber: *«Je viens d'avoir trente ans. Je suis donc trop vieux de cinq ans pour me mentir à moi-même et appeler ça de l'homme»*. De Tom et de Daisy, il dit: *«Ils cassaient les objets, ils cassaient les humains, puis ils s'abritaient derrière leur argent, ou leur extrême insouciance, ou je-ne-sais-quoi qui les tenait ensemble, et laissaient à d'autres le soin de nettoyer le désordre qu'ils avaient fait.»*

Le destin de Gatsby est celui d'un être qui a trop cru en l'amour. Celle qui en était l'objet était une intrigante insupportable. *«Gatsby avait foi en cet avenir orastique qui d'année en année recule devant nous. Pour l'instant, il nous échappe.»*

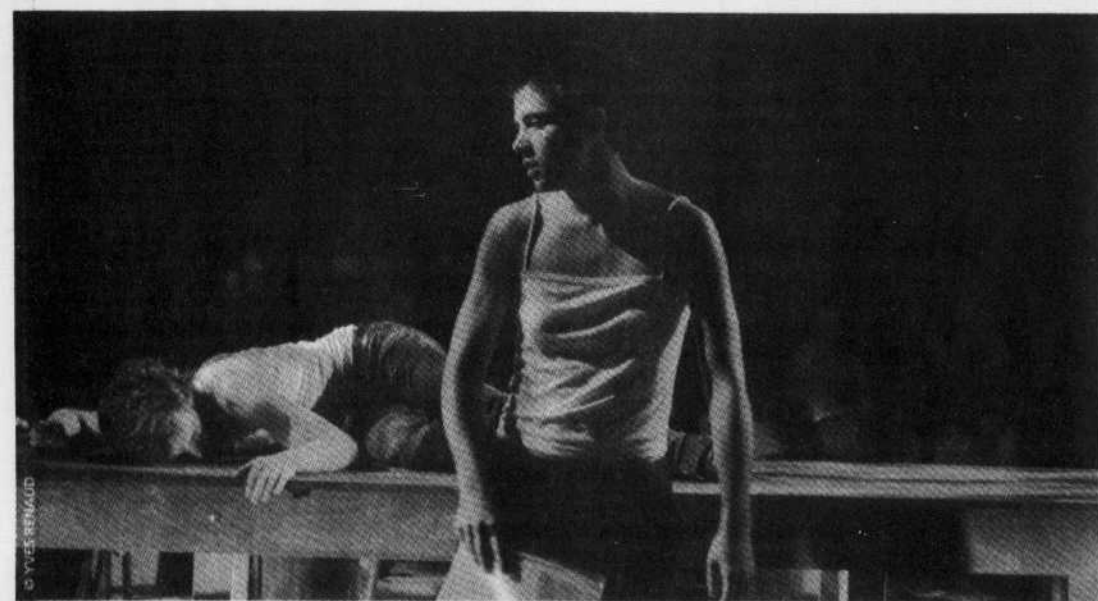
Les rappels de la biographie de Fitzgerald sont trop connus et trop manifestes pour qu'on les évoque. Comment s'empêcher toutefois de se souvenir de *Paris est une fête*, d'Hemingway, et surtout des pages dans lesquelles il dépeint notre auteur. La fragilité du personnage, le récit de ses bravades et de ses retraites, on les retrouve dans à peu près toutes les pages de *Gatsby le Magnifique*.

Il importe assez peu de savoir si Bernard Frank avait raison de prétendre que ce roman soit *«le meilleur livre du plus grand écrivain américain après Faulkner»*, mais comme lui, j'aurais bien aimé l'écrire, ce roman. Raison de plus pour vous inciter à le découvrir, si ce n'est déjà fait.

Collaborateur du Devoir

## GATSBY LE MAGNIFIQUE

Francis Scott Fitzgerald  
Nouvelle traduction  
de Jacques Tournier  
Grasset,  
coll. «Les Cahiers rouges»  
Paris, 2007, 258 pages



UN VÉRITABLE HAPPENING LITTÉRAIRE EN CLÔTURE DU FIL

## Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent

PASSEURS DE POÉSIE

Nathalie Breuer Anne-Marie Cadioux René Richard Cyr  
Maxime Denommée Francis Ducharme François-Xavier Dufour  
Kathleen Fortin Clara Furey Daniel Gadouas Esther Gaudette  
Maxim Gaudette Émilie Gilbert Steve Laplante Roger La Rue  
Loui Mauffette Benoit McGinnis Yves Morin Patricia Nolin  
Brigitte Paquette Lorraine Pintal Catherine Trudeau

IDÉE ORIGINALE ET DIRECTION ARTISTIQUE

Loui Mauffette

PRODUCTION Attitude Locomotive

Présentée par le 13<sup>e</sup> Festival international de la littérature en collaboration avec le Studio littéraire de la Place des Arts

Samedi 22 septembre, 21 h / Dimanche 23 septembre, 16 h



Cinquième Salle Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Partenaires: Fédération québécoise des bibliothèques, Centre des arts et des lettres, Conseil des arts et des lettres du Québec, Conseil des arts et des lettres de la région de la Capitale-Nationale, Société québécoise de la poésie, Société québécoise de la littérature, Société québécoise de la critique littéraire, Société québécoise de la traduction, Société québécoise de la poésie, Société québécoise de la littérature, Société québécoise de la critique littéraire, Société québécoise de la traduction.

INFO-FIL 514 842-2112 www.festival-fil.qc.ca

Olivieri  
librairie • bistro

Olivieri  
Au cœur des débats

Lancement du  
Magazine culturel  
Spirale

sept-oct. 2007

vendredi 21 sept. à 17h00

Entrée libre  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639

## LA DÉMOCRATIE... ET APRÈS ?

Qu'en est-il de la démocratie aujourd'hui?

On croit que la démocratie se détraque quand il y a réduction du nombre des libertés mais ne peut-elle pas aussi se fourvoyer dans un trop de libertés, forgeant ainsi de nouvelles oppressions ?

Le problème serait-il que nous sommes, au Québec — mais pas seulement au Québec —, tiraillés entre deux traditions presque opposées, républicaine et anglo-saxonne, de la démocratie ?

avec

GILLES DUPUIS

OLIVIER KEMÉID

Animateur

ROBERT RICHARD

Le dossier de ce numéro Spirale est dirigé par Gilles Dupuis (Littérature de langue française, UDM) et Robert Richard (revue Liberté).

## LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

## Névrose et gros sous

GUYLAINE MASSOUTRE

Sans doute Lydie Salvayre aime-t-elle l'humour noir, la dérision, la critique acerbe et la comédie: elle a toujours gâté ses lecteurs. Ce quinzième ouvrage, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, grince plus que jamais. Son exaspération a-t-elle atteint le seuil de la colère? Ou parodie-t-elle ce qu'on murmure, le portrait de Sarkozy par Yasmina Reza, *L'Aube le soir ou la nuit* (Flammarion)?

Sa bête noire se nomme Jim Tobold, businessman «roi du hamburger». Imbu de lui-même, ce médiocre, économiquement puissant, se fait rapace à loisir. Gâté et caractériel, il aime écraser autrui. Ses fantasmes paranoïaques et sadiques le font jouir.

Fait curieux? Il a embauché une écrivaine pauvre, à prix d'or, pour écrire sa biographie. *«Dominateur, monumental, autocratique, irascible et mathématique»*, il se livre à elle, qui le suit partout. Comme Reza, Sarkozy, par faiblesse, le personnage de Salvayre s'habitue à l'énormité et à la griserie.

Ce roman joyeux et un peu fou est un portrait au vitriol. On s'y demande: quelle est la règle du jeu entre deux secteurs qui se détestent, culture et économie? Peut-on faire cohabiter, sous une même bannière démocratique, les moutons de la culture et les requins des affaires?

On s'en doute, ces deux acteurs sont voués à se tourner le dos. Pourtant, l'envie de reconnaissance les mène l'un face à l'autre. Salvayre trace une ligne de contact, des repères. Si tout flue et reflue, ils croient tous deux à une liberté somptueuse, celle de l'argent et celle de la pensée.

## Exploration du capital

Résumons. L'être immonde fait une promotion éhontée de sa réussite. Scandaleuse. Rien d'exceptionnel, pourtant. Son capital lui ouvre grand les portes de l'arrogance. Grâce à quoi il tyrannise et accable sa secrétaire à contrat.

Peut-on lire ce pamphlet comme une fable politique? L'économie, comme une concentration de méchanceté et de cynisme? Et la culture, comme une enclave de sentimentalité, une réalité débranchée?

S'il y a une féture qui les unit, c'est d'un côté «le culte de sa propre gueule» et le «sentiment d'être prédestiné à l'amélioration du monde par l'extension de son propre capital», de l'autre côté, le paradigme insuffisant de ce même objectif. Dans ce miroir, la langue joue un rôle vital. Aphorismes, tautologies, paraboles inspirées de la Bible font le pendant aux bons mots, par lesquels l'écrivaine (tant fictive que réelle) se défoule.

Partie de poker, la gaieté tapageuse de ce face-à-face conflictuel témoigne de la santé intellectuelle de Salvayre, psychanalyste. Elle fait rire. La machine libérale l'emporte-t-elle sur les valeurs culturelles? Son écrivai-

ne lui ressemble: elle s'interdit d'écrire «un livre sombre et totalement déprimant».

## Grincements de dents

Faut-il donc abattre le «Marché mondial», sacrilège obscène, attentat à la fraternité? L'homme d'affaires et l'écrivaine trempent dans sa vulgarité. Salvayre a des inventions décapantes pour fustiger la bêtise, nommer la haine amère, faire chanceler le laisser-faire. Elle récrit *Tartuffe*. Elle dresse le festin des nantis à même leur vide. Elle dénonce l'incurie des incurables, jusqu'à Bill Gates, Bill Clinton et Sophie Marceau, sur ce bateau ridicule.

Si ce roman progresse, c'est que son Président sombre. Personne n'aimera ce fou impayable, qui verse dans «l'autocommissionnement» lamentable du *charity business*. Rien ne va plus, les jeux sont faits. La fin du roman convainc: le milliardaire n'a de cesse de se flamber au feu de la réussite. Les doigts, le cœur et l'esprit brûlés, il ressuscite. On verra bien si Salvayre a eu la vision de Sarkozy.

## Dépression

Après *Falaises*, beau succès, Olivier Adam, romancier de la jeune trentaine, donne *À l'abri de rien*, poignant récit au féminin. L'héroïne, personnalité bien d'aujourd'hui, s'enfonce dans la dépression, qui la coupe de ceux qui l'aiment. Adam nous fait entrer dans son vertige, avec un talent troublant.

La reconstruction de son personnage est lente, après qu'elle a touché le fond: les pensées et les actes quotidiens ne mesurent plus les mêmes référents. D'autres angles de vie s'y mêlent.

Apparitions et disparitions de l'être lucide, tel est l'enjeu de ce roman. Avec clarté, des phrases courtes et simples, l'auteur boucle sa narration. L'enfermement y est parfaitement intégré. C'est à la dernière page qu'on saisit vraiment dans quel enfer le personnage, à notre insu, a évolué et a œuvré à se récupérer. Elle nous invite à démonter, dans une relecture, la mécanique dépressive.

## Collaboratrice du Devoir

## PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN ANIMAL DOMESTIQUE

Lydie Salvayre  
Seuil  
Paris, 2007, 235 pages

## À L'ABRI DE RIEN

Olivier Adam  
L'Oliver  
Paris, 2007, 219 pages



Olivier Adam

ENTREVUE

## Olivier Adam sur les dents

DANIELLE LAURIN

«Comment ça a commencé? Comme ça je suppose: moi, seule dans la cuisine, le nez collé à la fenêtre où il n'y a rien.» C'est Marie qui parle. L'héroïne d'*À l'abri de rien*. Un roman remarquable, signé Olivier Adam.

Un roman attendu, qui crée l'événement en France. Qui fait l'unanimité ou presque parmi la critique. Et qui a reçu le premier prix littéraire de l'automne: le prix du Premier Prix, nouvellement créé pour récompenser en avant-première un roman de la rentrée.

Pour ce qui est de la course aux grands prix de novembre, les paris sont ouverts. Mais déjà, *À l'abri de rien* figure sur la première liste officielle du Goncourt. Cette fois-ci sera-t-elle la bonne?

Le roman précédent d'Olivier Adam, *Falaises*, s'était retrouvé en 2005 sur la liste de plusieurs prix prestigieux. Dont celle du Goncourt... où il avait figuré jusqu'en fin de course.

Chat échaudé? «Je préfère avoir des lecteurs qui me suivent de livre en livre, plutôt que d'obtenir un prix pour un roman, être lu pour les mauvaises raisons à cause du battage médiatique, et qui sait, tomber ensuite dans l'oubli», clame l'auteur à la gueule d'acteur.

Il faut dire qu'à ce moment-là, lors de notre rencontre dans un bistro parisien, *À l'abri de rien* n'est pas encore en librairie: nous sommes dans la moiteur de l'été. Cheveux en bataille, cigarette au bec, Olivier Adam, 33 ans, débarque tout juste du train.

Il arrive de Bretagne, où il vit avec sa compagne écrivaine, Karine Reyssat, et leur fille de cinq ans. Simple passage éclair à Paris, où il a vécu quelques années après avoir quitté sa banlieue natale.

Banlieue. Ce mot lui colle à la peau, à Olivier Adam. «Il s'est imposé en quelques années comme le romancier d'une France occultée, dans un décor périurbain de petits pavillons, de supermarchés et de balançoires rouillées dans les jardins.» C'est ce qu'on dit de lui dans la

presse française. Et encore ceci: «Il fait partie de ces jeunes auteurs français qui se frottent à la réalité de la société et dont les livres sont socialement ancrés.»

*À l'abri de rien* se passe dans le nord de la France, près de Calais et du tunnel sous la manche. À Sangatte, précisément, là où un centre d'urgence humanitaire, créé en 1999, a accueilli plusieurs dizaines de milliers de réfugiés kurdes, afghans et iraniens, avant d'être démantelé en 2002.

*À l'abri de rien*, c'est le choc de la rencontre. La rencontre de Marie, fragile, dépressive, lasse de sa petite vie de chômeuse et de mère de famille, lasse de ne rien faire d'utile dans son patelin ennuyant, avec l'autre, l'étranger en fuite, le plus démuné qu'elle, celui qui dort dans un champ de boue: le réfugié sans papiers.

Marie prendra conscience qu'il y a pire que sa vie à elle. Elle sera confrontée à ses peurs, ses préjugés. Elle en viendra à s'oublier elle-même, pour épouser la cause des autres.

Mais attention, prévient Olivier Adam. «Si je n'ai aucun problème à dire que je suis de gauche, même très de gauche, et que la question de l'immigration me préoccupe, je n'écris pas de roman avec l'intention de passer un message.»

Il insiste: «On est tellement habitués à ne pas avoir confiance en la littérature, aux personnages, on est tellement habitués à une littérature d'illustration, où les auteurs sont des intellectuels qui tiennent un discours et tirent les ficelles de marionnettes!»

## La voix des personnages

Ce qu'il cherche avant tout, lui, quand il écrit: épouser la voix de ses personnages. «Tout le travail que j'ai fait pendant quatre ans en écrivant *À l'abri de rien*, c'était me retirer du bouquin, moi, avec ce que je pense, avec mes convictions politiques, pour donner la parole à Marie. Maurice Pialat disait toujours qu'il ne faut pas être plus intelligent que ses personnages. Pas en matière d'intelligence du point de vue hiérarchique. Simplement, il ne faut pas en savoir plus qu'eux.»

Il ajoute: «Un roman, c'est le personnage, c'est la vie. Et la vie, ça va dans plusieurs sens, contrairement aux discours, qui lui, ne va que dans un sens.»

Des personnages en quête de sens, en quête d'eux-mêmes, des écorchés vifs, qui errent dans un no man's land, il y en a partout dans l'œuvre d'Olivier Adam. Dans *Falaises*, par exemple, qui racontait la descente aux enfers d'un jeune des banlieues après la mort de sa mère.

Déjà, dans son premier roman, *Je vais bien, ne l'en fais pas*, l'écrivain campait une jeune fille laissée à elle-même, aux prises avec la disparition de son frère. Ce livre, sorti en 2000, a été adapté au cinéma l'an dernier par le réalisateur Philippe Lioret, avec qui Olivier Adam a collaboré au scénario. L'écrivain a d'ailleurs reçu de l'Académie de la presse du cinéma français l'Étoile d'or du scénariste pour sa contribution.

Quant au film, primé aux Césars, il a fait plus d'un million d'entrées... Commentaire de l'auteur: «Pour un film sur la mort, sans star, c'est pas mal, hein!» Sans compter que le succès du film a propulsé celui du roman, qui dépasse maintenant les 160 000 exemplaires vendus.

Olivier Adam travaille à un autre long métrage avec Philippe Lioret. Scénario original, cette fois. Il planche aussi sur un nouveau roman. L'histoire d'un père, avec ses deux enfants. «Je veux écrire sur la paternité, mais dans le concret. Je lutte contre l'idée que le père soit le plus souvent représenté culturellement dans la fuite par rapport aux enfants.»

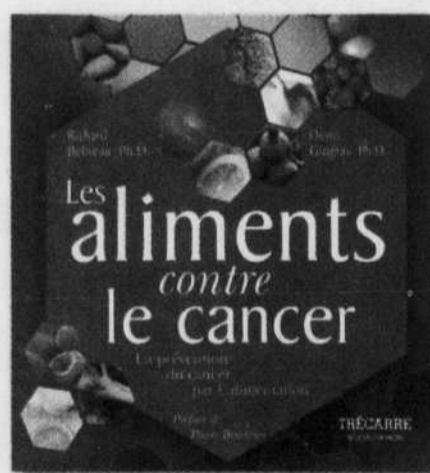
Pas question d'en dire plus pour l'instant. D'ailleurs, il ne compte pas se remettre à l'écriture de son prochain roman avant que l'effervescence de la rentrée... et des prix soit retombée. Pas l'esprit à ça. Nerveux, finalement, le gars. Échaudé ou pas.

## Collaboratrice du Devoir

## À L'ABRI DE RIEN

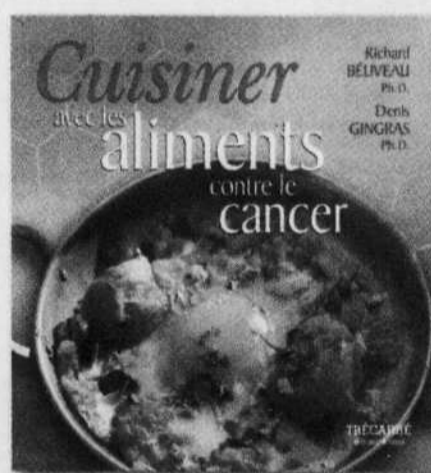
Olivier Adam  
L'Oliver  
Paris, 2007, 221 pages

Les Éditions du Trécarré tiennent à féliciter le Dr Richard Béliveau et le Dr Denis Gingras, auteurs des grands succès *Les Aliments contre le cancer* et *Cuisiner avec les aliments contre le cancer*.



## Un livre sur le cancer

- 200 000 exemplaires vendus au Québec
- Vendu dans plus de 25 pays
- Traduit en 19 langues
- Prix du public du Salon du livre de Montréal 2006

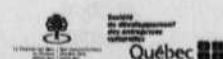


## Un livre sur le cancer qui parle de cuisine

- 100 000 exemplaires vendus au Québec
- Parution en anglais en octobre 2007 : *Cooking with Foods that Fight Cancer*



Allemagne • Australie • Brésil • Canada • Corée • Espagne • États-Unis • Finlande • France • Hongrie • Italie • Liban • Nouvelle-Zélande • Pays-Bas • Pologne • Portugal • Royaume-Uni  
Parution en 2008 : Chine • Croatie • Danemark • Grèce • Indonésie • République tchèque • Russie • Slovaquie



TRÉCARRÉ

Les librairies indépendantes du Québec

## Les conseils de vos libraires indépendants



## Bourgault

Jean-François Nadeau, Lux, 580 p., 31,95\$

Il a été une personnalité publique de premier ordre durant la seconde moitié du siècle passé. Il a été de toutes les tribunes: artistique, politique, médiatique et éducative. Nadeau nous dresse un portrait vivant et complet de Pierre Bourgault, sans négliger la sphère privée que nous connaissons moins. Toute une histoire à découvrir ou à revivre.

Yves Guillet, Librairie Le Fureteur, Saint-Lambert



## La Moitié d'étoile

Pierre Tourangeau, XYZ Éditeur, 260 p., 25\$

Pierre Tourangeau trace dans son nouveau roman un portrait satirique du milieu littéraire québécois, de cette petite jungle d'ego dont il donne à rire avec intelligence. Journalistes, romanciers, éditeurs, libraires et lecteurs: tous se font égratigner par cette plume acérée, qui sait susciter la réflexion par un humour savoureux.

Adeline Corrèze, Librairie Pantoute, Québec

## La Lenteur du monde

Éditions David, coll. «Vox Intérieures», 66 p., 15\$

Une poésie sobre, dépouillée, extrêmement efficace pour débusquer les lumières et les ombres fondatrices de l'enfance, période féconde d'avant le maniement des mots, là où le dessin résumait tout. D'une grande beauté.

Guy Marchamps, Librairie Clément Morin, Trois-Rivières



## Histoire de la littérature québécoise

Michel Biron, François Dumont et Elisabeth Nardout-Lafarge, Boréal, 696 p., 39,95\$

Enfin! Une œuvre essentielle portant sur la littérature québécoise voit le jour. Des écrits de Jacques Cartier aux auteurs contemporains, cet ouvrage fondamental nous dresse un portrait de la littérature québécoise. Remarquable.

Céline Bouchard, Librairie Monet, Montréal

## La Notaire

Patrick Nicol, Leméac, 136 p., 13,95\$

De retour dans le quartier où il a grandi, un homme tout juste divorcé voit remonter à la surface de sa mémoire des souvenirs confus, des images qui n'évoquent pas toujours le bonheur. Les murs de la maison de son enfance portent une histoire trouble, dont sa maltresse, la notaire, femme étrange et fascinante, semble posséder les clés. Envoyant!

Lina Lessard, Librairie Les Bouquinistes, Chicoutimi

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

## le libraire

Bimestriel littéraire gratuit

www.lelibraire.org  
Portail du livre au Québec

La rentrée par ceux qui la font

Stéphane Dompiere  
Marie Laberge  
Olivier Adam  
Nelly Arcan  
François Gravel  
José Carlos Somoza

Annie Groovie  
Suzanne Jacob  
Jacques Roumain  
Pierre Bourgault  
Max Jacob  
Gilbert Achcar

Libraire d'un jour  
Pauline Marois



## LITTÉRATURE

ROMAN SUD-AMÉRICAIN

## Virée fantasque avec Horacio Castellanos Moya

Réquisitoire politique, *Le Bal des vipères* est un roman halluciné

SUZANNE GIGUÈRE

Son écriture est d'une noirceur, d'une énergie et d'une ironie redoutables. Il l'a répété à plusieurs reprises, il écrit comme il respire, c'est-à-dire par nécessité. En tant qu'écrivain, il s'est investi d'une mission: dénoncer la culture de la violence (héritée des années de guerre civile) et la corruption qui gangrènent les pays d'Amérique centrale. Militaires, politiques, clergé, privilégiés, trafiquants de drogue, intellectuels, personne n'échappe aux mots tranchants d'Horacio Castellanos Moya.

Après *Le Dégoût*, *La Mort d'Olga Maria*, *L'Homme en arme* et *Déraison*, le romancier d'origine salvadorienne amoncelle de nouveau, avec *Le Bal des vipères*, les impressions de choc. Comportements irrationnels et folie sont au cœur de ce récit qui navigue entre la fable politico-philosophique et le roman policier. «La fiction crée un monde où se reflète le monde réel» a déjà dit Horacio Castellanos Moya. L'histoire folle du *Bal des vipères* ressemble étrangement à celle d'un pays meurtri par trois décennies de guerre civile, le Guatemala.

L'action se déroule dans la capitale durant les années 1990. Pour tromper son ennui, Eduardo Sosa, sociologue au chômage, décide de suivre un clochard

qui vit dans une Chevrolet jaune stationnée au pied de son immeuble. Le vagabond, d'abord rébarbatif, se laisse peu à peu amadouer et raconte son histoire. Chef comptable dans une usine, il a été mis à pied. Depuis, abandonné par sa femme et sa fille, il survit à grands coups de rasades de rhum au cœur.

Eduardo s'intéresse à lui avec la prémonition redoutée que sa vie a quelque chose à voir avec le vagabondage de Jacinto. Un jour, sans crier gare, il tranche la gorge du misérable et s'installe dans la Chevrolet. Il découvre dans l'auto jaune quatre vipères, belles et sensuelles. Le roman bascule dans le fantastique. Avec la complicité d'Eduardo, elles décident de venger la mort de Jacinto et de tous les exclus du système en semant le chaos et la terreur dans la capitale. Le lecteur est entraîné par Eduardo et les justicières dans une virée fantasque à travers la ville.

Les vipères venimeuses sévissent dans les rues bondées de la ville, les galeries chics, les maisons des policiers corrompus, elles assassinent des inspecteurs de l'État mêlés au narcotrafic et au blanchiment d'argent. Dans leur course folle, elles entrent par hasard dans la villa d'un politicien et banquier, pour le malheur de ses occupants.

A leur passage, les stations d'essence prennent feu

et explosent. La ville est bientôt à feu et à sang, plongée dans la panique. La Chevrolet est prise en chasse et la police tente de comprendre la logique folle du conducteur et de ses amies. Les médias s'intéressent à l'affaire, le gouvernement invente des conspirations: et si l'attaque des serpents avait un arrière-fond politique en vue de le déstabiliser? Le président de la République décrète l'état d'urgence. L'imagination enfiévrée du romancier éclate sur la page. L'histoire se termine dans un feu d'artifice guerrier et une étreinte orgasmique...

## Un rythme frénétique

Réquisitoire politique, *Le Bal des vipères* se double du portrait d'un homme aux lisières de la folie. À la fin du roman, on saisit mieux cette petite phrase cachée au creux du récit qui explique «comment en vingt-quatre heures la vie peut acquérir un sens totalement nouveau, et que ce qui naguère paraissait ferme et solide se révèle à présent d'une terrible vulnérabilité».

Roman halluciné, comme si seule l'hallucination littéraire était à la hauteur de la critique d'une société sans avenir marquée par la pauvreté, le crime organisé, la violence, la corruption et l'impunité, *Le Bal des vipères* frappe par son réalisme cru, ses propos déli-

rants et son humour noir, jubilatoire. Le rythme est enlevé, frénétique. Le romancier écrit fébrilement, comme s'il était possédé.

Grand voyageur, journaliste et écrivain, Horacio Castellanos Moya a un parcours digne d'un roman. Né au Honduras en 1957, il a grandi au Salvador, vécu au Mexique et au Guatemala. Il a croisé pas mal de dictatures, de guerres et de carnages. Après la publication en 1997 de son roman *Le Dégoût*, il a reçu des menaces de mort qui l'ont contraint à s'exiler au Costa Rica, au Canada et en Espagne. Il vit aujourd'hui à Pittsburgh (Pennsylvanie), dans une de ces «City of Asylum» (villes-refuges) créées par Russell Banks. Il est l'auteur de huit romans et de cinq recueils de nouvelles. *Le Bal des vipères* est le cinquième roman traduit en français que publie Les Allusifs.

Collaboratrice du Devoir

## LE BAL DES VIPÈRES

Horacio Castellanos Moya  
Traduit de l'espagnol (Salvador) par Robert Amutio  
Éditions Les Allusifs  
Montréal, 2007, 162 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Polar, muscles et stéroïdes

CHRISTIAN DESMEULES

«Impossible de penser à autre chose qu'à la scène finale de L'Empire des sens de Nagosa Ashima: on vient d'amener à l'urgence une femme — asiatique de surcroît — qui se baladait avec un pénis humain dans la poche de son ciré.» Impossible, en effet. Quelques jours plus tard, le cadavre émasculé d'un culturiste est retrouvé, mais le mystère demeure entier. La femme en état de choc, «témoin principal» d'un meurtre crapuleux apparemment sans motif, détient la clé rouillée de toute cette histoire.

Diane Vincent, anthropologue de formation et professeure de sociolinguistique à l'université Laval, explore avec *Épidermes*, son premier roman, un monde trouble de trafics variés et de jeux dangereux. Un polar qui offre une incursion dans les coulisses du *body-building*, avec ses muscles et ses ego gonflés aux stéroïdes.

Fille unique d'une rescapée d'Hiroshima et d'un ivrogne du Dakota, Reiko Thompson est une artiste new-yorkaise mondialement reconnue pour son travail de «photographe de la déchéance humaine». Longtemps sous la dépendance de l'héroïne et menant une existence de semi-clocharde, elle vit entourée de mystère. Pour dissiper cette curieuse histoire, une paire de limiers drôlement assortis mène l'enquête: Vincent Bastianello, inspecteur italo-québécois sûr de son charme comme de ses méthodes d'enquête, et Josette Marchand, une massothé-

rapeute d'un genre assez particulier, capable de trouver des écorchures, de son propre aveu, chez la plupart des humains qui lui passent entre les mains. Véritable héroïne de ce roman, elle saura à sa façon démêler les nœuds de cette curieuse et sordide affaire, dont on vous passe les détails.

Avec ce premier roman plutôt bien écrit, l'auteure d'*Épidermes* nous plonge au sein d'un univers singulier et cohérent, tout en sachant nous rendre ses personnages crédibles et attachants. Mais le roman plafonne très vite en ce qui touche à la densité psychologique des principaux personnages, de même que la complexité de l'intrigue — les deux piliers du genre. La résolution de l'enquête y apparaît trop facile, sans heurts et fausses pistes: une simple remontée de la victime jusqu'au coupable au fil de la collecte des indices.

Il manque aussi, disons-le, à son duo de créatures de papier des failles et des faiblesses qui nous les rendraient un peu plus humaines — selon d'immuables lois de l'identification qui font qu'il est difficile à un lecteur de se reconnaître dans un personnage apparemment sans défauts. Une enquête somme toute assez simple, mais un premier roman «de genre» qui tient la route.

Collaborateur du Devoir

## ÉPIDERMES

Diane Vincent  
Triptyque  
Montréal, 2007, 208 pages

BÉDÉ

## Balade dans le paradigme de l'excentrique... et des nombres premiers

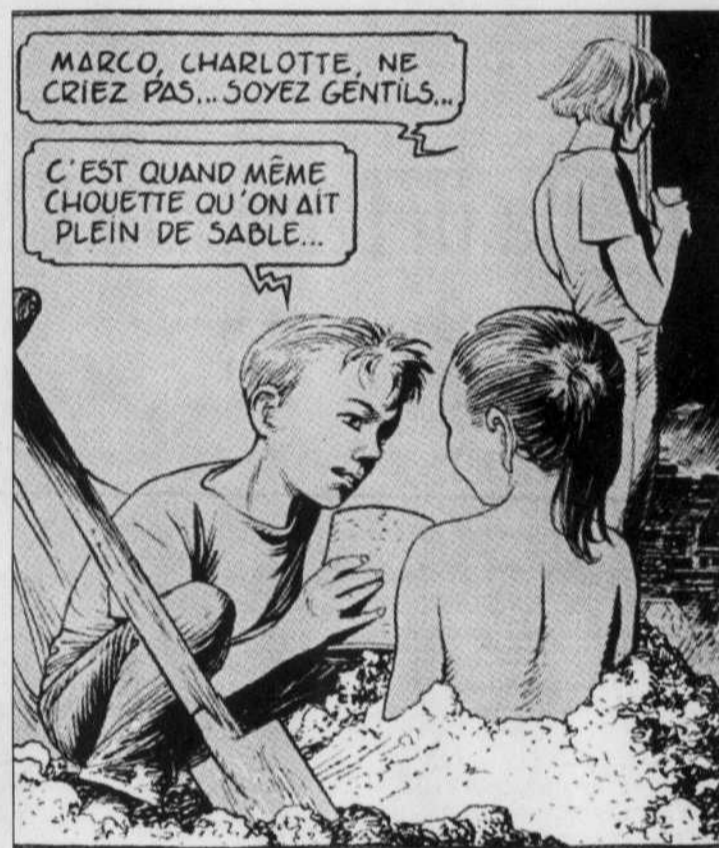
FABIEN DEGLISE

Ce monde va délicieusement au-delà du réel. Dans la mégapole de Bruxelles, le 21 juillet d'un an 784 improbable, Constant Abeels découvre sur son bureau une pierre, apparue soudainement, alors que toutes les portes et fenêtres de son appartement sont fermées. Le poids de cette roche? 6793 grammes, soit un nombre premier!

Au même moment, Kristin Antipova, la voisine d'en haut, doit composer avec une invasion... de sable qui provient d'on ne sait où et qui se répand dans l'ensemble de son logement. Au grand bonheur des deux enfants de cette mère monoparentale au bord de la crise de nerfs.

Ailleurs, mais pas très loin, le restaurateur Maurice est aux anges. Il vient de prendre conscience que plus il mange, plus il maigrit. Et forcément, cela le rend léger mais aussi un brin insensible à la mort d'un guerrier Bugtis, grand homme énigmatique propriétaire d'un étrange objet, percuté par un tramway juste devant son restaurant. Bizarre. Vous avez dit bizarre?

C'est dans ce décor pour le moins insolite que le duo formé de Benoît Peeters et François Schuiten a décidé de poser les bases de *La Théorie du grain de sable* (Casterman), 17<sup>e</sup> volume de leur grande quête d'éternité à travers des univers parallèles qu'ils ont baptisés *Les Cités obscures*. *Les Muraill...*



SOURCE CASTERMAN

Illustration de François Schuiten pour *La Théorie du grain de sable*

de *Samaris* avait ouvert le bal. C'était en 1983. *Les Portes du possible* était le dernier chapitre connu. Depuis deux ans, Fantastique à souhait et haute-

ment curieuse, cette nouvelle incursion dans l'étonnante ville de Bruxelles et dans le quotidien de ses habitants singuliers permet donc de renouer avec un terrain connu. Un

terrain sur lequel Peeters et Schuiten s'amuse une fois de plus à construire des perspectives riches et complexes, un environnement paradoxal aussi futuriste que suranné, avec toujours cette même fascination pour l'esthétisme architectural, la vie urbaine et l'ordre que des manifestations étranges viennent implacablement bouleverser.

Constant, Kristin, Maurice, Elsa et les autres risquent d'en rester interdits. Tout comme d'ailleurs cette «collectionneuse de phénomènes inexplicables», un personnage rencontré (tiens donc!) en 1996 dans *L'Enfant penché*, et qui un jour va débarquer en ville pour tenter d'élucider le mystère de la mort du guerrier, histoire de pouvoir signer un permis pour l'inhumer. Et pourquoi pas, tenter de mettre fin à cette folie qui doucement semble vouloir s'emparer de ce coin de métropole.

Mais à l'image de l'endroit, sa mission, dont malheureusement la conclusion doit être présentée dans un deuxième volume (diantre!) à paraître plus tard, ne pourra certainement pas suivre le cours normal des choses. Et l'on ne peut que s'en réjouir!

Le Devoir

## LA THÉORIE DU GRAIN DE SABLE

Benoît Peeters  
& François Schuiten  
Casterman  
Bruxelles, 2007, 112 pages

XYZ éditeur

félicite

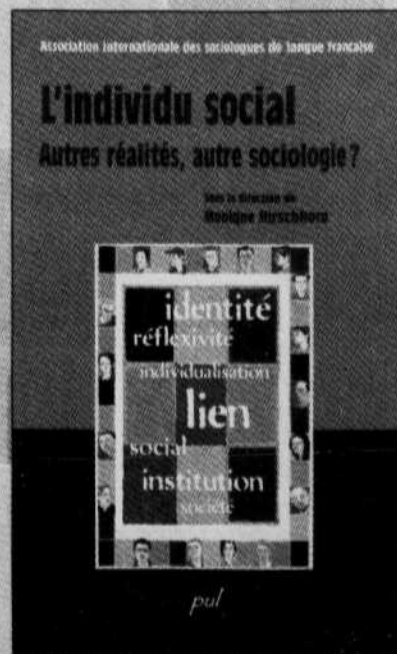
Daniel Castillo  
Durante,  
auteur de  
*La passion  
des nomades*

et  
Andrée Laurier,  
auteure de  
*Horizons  
navigables*



finalistes au Prix du livre d'Ottawa

et  
J. P. April,  
auteur de  
*Les ensauvagés*  
finaliste au Prix  
des cinq continents  
de la Francophonie  
2007

XYZ  
éditeurSociologie contemporaine  
Dirigée par Daniel MercureISBN : 978-2-7637-8419-9  
306 pages • 40 \$L'individu social  
Autres réalités, autre sociologie ?Sous la direction de  
Monique Hirschhorn

Association internationale des sociologues de langue française

(418) 656-2131 ext. 10996

www.pulaval.com

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



POÈMES/CHANSONS

## Quai n° 5

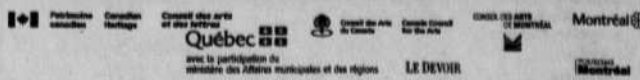
Fredric Gary Comeau  
Renée Gagnon  
Stéphanie Lapointe  
Tristan Malavoy  
Yann Perreau  
Mara Tremblay

MUSICIENS  
Yves Labonté  
Alexis MartinIDEE ORIGINALE  
ET CONCEPTION DU SPECTACLE  
Tristan MalavoyEN COLLABORATION AVEC  
LE STUDIO LITTÉRAIRE  
DE LA PLACE DES ARTS

Jeudi 20 septembre, 20 h

Cinquième Salle Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca

Info-fil 514 842-2112 www.festival-fil.qc.ca



# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Sagesse immanente et lettres stoïciennes



Louis Cornéliier

**A**u rythme d'un livre par année depuis plus de 20 ans, le philosophe Pierre Bertrand explore l'énigme qu'est l'être humain dans une démarche très personnelle. Si on sent bien, dans ses propos, l'influence de Spinoza et de Deleuze, on ne peut pour autant les cantonner à ces tendances. Bertrand, d'ailleurs, fait un usage très parcimonieux de la citation et privilégie un style subjectif qui tente de rendre au plus près le flux de la pensée.

Dans *L'Intime et le prochain. Essai sur le rapport à l'autre*, le philosophe explore l'expérience humaine de l'altérité dans ses diverses facettes. Sa thèse principale est que les identités que nous nous attribuons (ethnique, religieuse, culturelle, professionnelle, sexuelle, personnelle) relèvent d'une « construction de la pensée et du langage » et ne concernent « qu'une couche superficielle de l'être ». Quand on tente, écrit-il, de voir plus loin, c'est-à-dire plus près de nous, on découvre que « notre être nous échappe », on expérimente « son vide constitutif, avec son absence ontologique d'identité, avec son mouvement incessant, avec son chaos ». Et toutes les tentatives visant à surmonter ce vide en le remplissant par des identités solides non seulement nous éloignent de la connaissance de nous-mêmes, mais nous exposent au fanatisme, au refus de l'autre.

« C'est dans cette dimension d'intériorité où s'effectue le rapport immédiat à nous-mêmes constitutif de notre vie que nous sommes vulnérables, changeants, chaotiques, opaques, incompréhensibles, inconnus », écrit Pierre Bertrand. Nous sommes, en d'autres termes, une énigme pour nous-mêmes parce que notre corps, qui est le tout de nous, porte en lui-même sa propre altérité qu'il doit apprendre à fréquenter pour entrer sainement en contact avec l'alté-

té, humaine et naturelle, hors de lui. Par la conscience immédiate de notre vulnérabilité qu'il ne faut pas craindre d'exposer, « nous permettons aux autres d'entrer en contact avec la leur et nous leur permettons par le fait même d'entrer en contact avec leur force véritable, celle-ci prenant sa source dans la capacité de nous voir tels que nous sommes ».

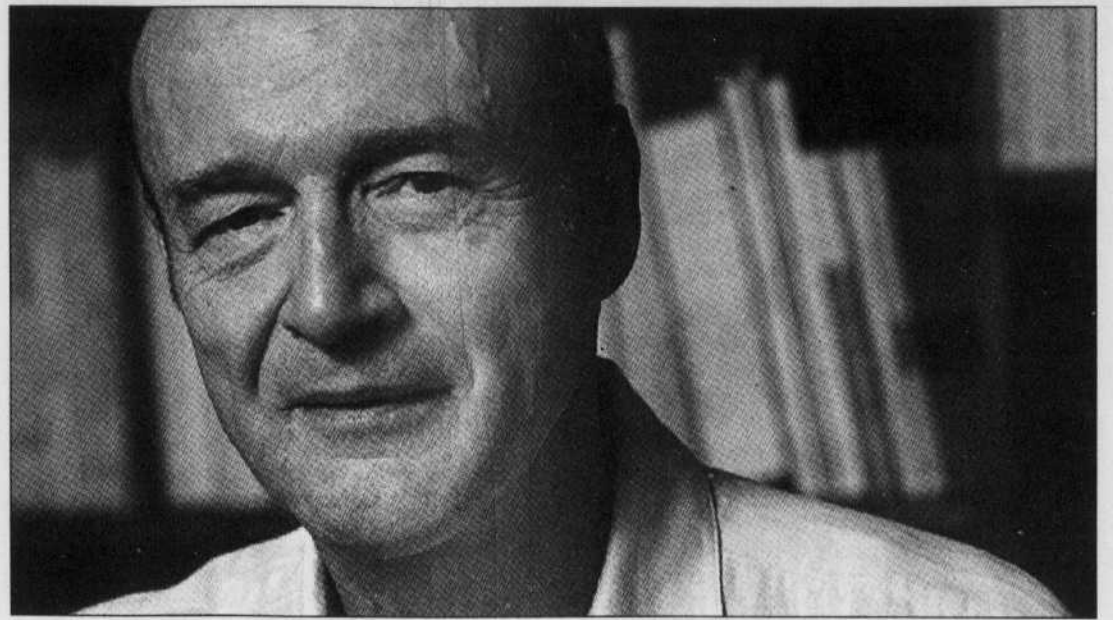
Définissant l'amour comme un « affect d'émerveillement devant la splendeur, parfois terrible, de ce qui est », comme une « énergie de l'immédiat » qui ne s'expérimente que « dans le présent vivant », vécu sans distance, à la manière de la vie de l'enfant, « encore proche du chaos originel où les éléments sont entremêlés et indéterminés », Bertrand affirme que le langage est impuissant à saisir réellement cette vérité. « Certes faut-il penser, écrit-il, parler, chercher à maîtriser ce qui peut l'être. » Il faut néanmoins savoir que l'expérience de l'immanence ne peut se dire comme elle se vit et se ressent.

« Dans une tentative d'expression comme celle propre à l'entreprise d'écriture, nous tentons bien sûr de dire en partie l'amour, de tourner autour de son mystère, d'éclairer son obscurité, mais c'est aussi dans la tentative d'exprimer l'amour qu'il nous faut être lucides, voir nos propres limites et celles du moyen d'expression, qu'il faut aménager un espace vide ou silencieux pour l'inconnu irréductible. [...] L'impossibilité de dire adéquatement fait partie de la réussite même de l'acte de dire », explique le philosophe.

Cela, selon lui, s'applique non seulement au thème de l'amour, mais à ceux, aussi sondés dans cet essai, de la famille, du conflit, de l'éducation, de l'envie, de la mortalité, de la nature, de l'animal, du corps et de la création. « La philosophie, écrit Bertrand, est une provocation. » En ce sens, il n'est pas nécessaire d'adhérer à l'immanentisme du philosophe pour tirer profit de la lecture de son ouvrage, qui nous convie à un exercice d'ébranlement de nos schémas habituels.

### Lettres stoïciennes au père

Professeure au département des sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi, Suzie Robichaud aime les philosophes. Elle n'a rien contre les théoriciens pointus, mais elle préfère les maîtres de sagesse, ceux dont l'œuvre veut « nous aider à vivre ». Les stoïciens Sénèque, Epictète et Marc Aurèle sont, affir-



ALIN DÉCARIE

Le philosophe Pierre Bertrand

me-t-elle, ses amis, de même que Montaigne et Alain. Dans ses *Lettres à Jean-Élie*, Robichaud s'adresse à son père décédé afin de partager avec lui les bénéfices qu'elle retire de sa fréquentation quotidienne de ces « amants de la sagesse ». Sur un ton apaisant et consolateur, elle aborde les thèmes de la retraite, du bénévolat, du don, de la reconnaissance, de la vieillesse, de la mort et du bonheur en agrémentant ses réflexions de multiples citations tirées des œuvres chéries. Sans prétention, ses propos laisseront un peu sur leur faim ceux qui, comme moi, n'apprécieraient que modérément la sagesse stoïcienne, mais ils plairont par leur joliesse et leur sincérité. En complément de programme, Robichaud nous offre une petite anthologie composée de maximes et de sentences choisies dans les œuvres de ses cinq « professeurs de vie » favoris. Il y a là matière à réflexion pour tout un chacun.

### L'INTIME ET LE PROCHAIN

ESSAI SUR LE RAPPORT À L'AUTRE  
Pierre Bertrand  
Liber  
Montréal, 2007, 144 pages

### LETTRES À JEAN-ÉLIE

CLIN D'ŒIL AUX AMANTS DE LA SAGESSE  
Suzie Robichaud  
Préface de Jacques T. Godbout  
JCL  
Chicoutimi, 2007, 240 pages

## Joseph Roth à la défense de l'Allemagne

MICHEL LAPIERRE

Joseph Roth (1894-1939), écrivain autrichien d'origine juive comme Stefan Zweig, lui révèle en 1933 une chose étonnante au sujet du communisme: « Il a engendré le fascisme et le national-socialisme, et la haine contre la liberté de l'esprit. » Roth semble trouver cette assertion banale par rapport au curieux reproche qu'il fait la même année aux hitlériens « qui, soutient-il à son correspondant, profanent l'Allemagne et la langue allemande ».

En affirmant que le communisme et le nazisme sont de même nature, il élabore une réflexion qui, depuis son voyage en Union soviétique en 1926, germe chez lui autour d'un phénomène que l'on appellera le totalitarisme. Par une intuition géniale, il devance Orwell, Koestler et Hannah Arendt. Mais ce qui le préoccupe surtout, c'est l'outrage que le nazisme est en train de faire subir à la germanité! De la part d'un juif, voilà bien l'idée la plus bouleversante.

L'escamoter reviendrait à ignorer la signification de l'œuvre d'un écrivain fascinant, encore méconnu. Heureusement, les *Lettres choisies* (1911-1939), de Joseph Roth, enfin traduites en français, sont très éclairantes. On y trouve le credo culturel que l'épistolier transmet à Stefan Zweig, son principal correspondant, celui à qui il est « lié par le cordon ombilical de l'amitié ».

Il lui écrit en mars 1933: « Nos ancêtres sont Goethe, Lessing, Herder tout autant qu'Abraham, Isaac et Jacob. » Aucun autre juif germanophone n'a exprimé avec autant d'émotion la Germanie intime qui vibrait dans le cœur des siens et que Hitler violait par haine et ignorance.

En 1927, dans *Juifs en errance*, Roth évoquait déjà Goethe et Schiller, « ces poètes allemands que tout adolescent juif avide d'apprendre connaît mieux que nos lycéens à croix gammée ». Pour lui, les juifs germanophones, aussi surprénant que cela puisse paraître, doivent s'opposer au nazisme au nom de la germanité. C'est seulement ainsi qu'ils feront à ses yeux honneur à l'ensemble des traditions spirituelles de l'Europe.

Roth voit sa propre judéité « comme une qualité accidentelle » et déclare à Zweig, en 1933, que leur commune origine religieuse ne doit pas inspirer toute leur action: « Nous n'avons pas le droit de donner l'impression que c'est la seule et unique raison pour laquelle nous nous inquiétons du sort des juifs. »

Mais comment les raisons germaniques et universelles de combattre Hitler permettent-elles à l'Autrichien exilé à Paris d'établir une équivalence ahurissante entre le projet de créer un État juif et le chauvinisme allemand? « Un sioniste est un national-socialiste, un national-socialiste est un sioniste », écrit Roth à Zweig en 1935.

Imputer cette idée, à première vue très confuse, à l'alcoolisme et à la misère matérielle dont il souffre serait trop facile. Il faut l'expliquer par la méfiance que cet homme de gauche en rupture de ban avait à l'endroit de l'intelligentsia judéo-germanique.

Dès 1925, Roth signalait: « Je ne peux même plus retourner à Vienne depuis que les juifs socialistes réclament à grands cris le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. » Bien avant l'annexion de son pays au III<sup>e</sup> Reich par Hitler, il savait que la vieille Europe était sur le point d'éclater.



REUTERS / CORBIS

Hitler et Himmler, le chef de la Gestapo, en 1940. Bien avant l'annexion de son pays au III<sup>e</sup> Reich par Hitler, l'écrivain autrichien Joseph Roth savait que la vieille Europe était sur le point d'éclater.

### Devant l'agonie du monde

Le nostalgique de la monarchie des Habsbourg avait vu dans l'Empire austro-hongrois, moins militariste et chauvin que l'Allemagne, la garantie de l'équilibre géopolitique européen et du respect des minorités. C'est la chute en 1918 de cette puissance à la fois germanique et cosmopolite qui inspire le chef-d'œuvre romanesque de Roth: *La Marche de Radetzky*.

Pour l'écrivain, la menace qui pèse sur l'indépendance de l'Autriche ne peut que symboliser en 1930 les dernières années de l'agonie d'un monde. « L'Europe est, écrit-il, en train de se suicider,

et la lenteur et la cruauté de ce suicide proviennent du fait que c'est un cadavre qui est en train de se suicider. »

Victime de l'alcool, Roth sent déjà dans sa chair les nouvelles hécatombes du XX<sup>e</sup> siècle, ces résultats de totalitarismes ou de fanatismes idéologiquement opposés mais, selon le grand intuitif, humainement identiques.

Collaborateur du Devoir

### LETTRES CHOISIES

Joseph Roth  
Seuil  
Paris, 2007, 560 pages

REVUES

## Le Bulletin d'histoire politique a quinze ans

LOUIS CORNELIER

Peu connu du grand public, même dans sa frange cultivée, le *Bulletin d'histoire politique* est pourtant l'une des revues d'idées les plus stimulantes au Québec. Fondé en 1992, le BHP voulait contrebalancer la popularité de l'histoire sociale en redonnant ses lettres de noblesse à une approche plus politique et engagée. « Nous souhaiçons la controverse! », écrivait alors son directeur, Robert Comeau, qui ne cachait pas son désir de concilier la recherche académique et l'engagement.

Quinze ans plus tard, le BHP peut être fier de son bilan. C'est dans ses pages, notamment, qu'a été lancé, et en grande partie mené, le débat sur la redéfinition de la nation québécoise qui a mis aux prises des poids lourds intellectuels comme Gérard Bouchard, Serge Cantin et Jacques Beauchemin. Le BHP a

aussi animé le débat sur la révision du programme d'histoire au secondaire. Ce qui a fait et continue de faire sa force est justement son ouverture à une saine polémique.

Dans son plus récent numéro anniversaire (vol. 15, numéro 3, printemps 2007), quelques-uns de ses collaborateurs analysent sans complaisance son bilan, d'autres réfléchissent aux enjeux de l'histoire politique et un troisième groupe d'invités, parmi lesquels figurent Serge Cantin et Mathieu Bock-Côté, débat autour de *La Société des identités*, un brillant essai de Jacques Beauchemin. Le nationalisme québécois est-il « condamné à l'obsolescence en même temps que frappé d'un certain déficit de légitimité dans le contexte de la société des identités? » Leurs réponses, comme c'est la tradition au BHP, donnent lieu à un échange très relevé.

Collaborateur du Devoir

UN NOUVEAU MUST! Quatre Québécois cherchent la vérité sur Léonard de Vinci

## Codex Angelicus

Le mystère Léonard de Vinci par S.G. Stini — Éditions Stellationnaissance



- Un roman passionnant
- Plusieurs découvertes iconographiques inédites sur La Cène et L'Adoration des Mages de Léonard
- Des hypothèses plausibles sur d'autres œuvres de la Renaissance italienne
- Pourquoi Léonard n'a plus jamais peint d'ange après *La Vierge aux Rochers*? Une hypothèse inédite, saisissante!
- Un roman plein de vérité qui explique clairement certains secrets iconiques sur la pensée de Léonard. Fruit d'une recherche de plus de vingt ans, écrit par le peintre-écrivain avant-gardiste Stephen Grenier Stini

40\$

760 pages, avec 4 hors-texte en couleur

Info et commande : stephengrenierstini@yahoo.ca



LECTURE DÉGUSTATION DES RECETTES LITTÉRAIRES DE MARK CRICK

## La soupe de Kafka

Christian Bégin  
Antoine Bertrand  
Patrice Coquereau  
Kathleen Fortin  
Catherine Trudeau

MISE EN LECTURE Lou Arbeau

EN COLLABORATION AVEC LES ÉDITIONS FLAMMARION

CE SPECTACLE SERA SUIVI D'UNE DÉGUSTATION DE BOUCHÉES PRÉPARÉES PAR LA CUISINE DU PETIT EXTRA

Vendredi 21 septembre, 20 h LION D'OR

info-fil 514 842-2112 www.festival-fil.qc.ca



liberté 277

RENÉ CHAR 118

LECTURE/POÉSIE

ET HERVÉ BOUCHARD 114

ESSAI

PROSE 101

www.REVUELIBERTE.CA